

AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site

<http://www.leproscenium.com>

Ce texte est protégé par les droits d'auteur.

En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France).

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

LE COCHON A DIT OUI.

Comédie de R.F. Aebi

**Créée par la Comédie des Trèfles à Trois,
le 28 septembre 2001**

Le cochon a dit oui.

Comédie de R.F. Aebi

L'argument

La tante Amandine et l'oncle Gabriel vivent à la campagne, dans une ferme qu'ils n'exploitent pratiquement plus. Leur neveu, Jacques, vient leur rendre visite. Il trouve l'oncle très perturbé par son voisin, l'Antoine. Le champ de celui-ci jouxte le mur de la cour de l'oncle pour une raison que tous ont oubliée. C'est la guerre entre l'oncle et son voisin. Le voisin a une fille charmante. Elle vient, en cachette de l'oncle Gabriel, apporter des œufs ou d'autres choses à la tante Amandine. Elle ne déplaît pas à Jacques. Pour qu'ils puissent s'aimer au grand jour, il faut résoudre le conflit entre l'oncle et le voisin. La cause de leur dispute se perd dans la nuit des temps. Jacques trouve dans le grenier de très vieux papiers. Il en commence la lecture à la fin de la première partie. La deuxième partie réunit les mêmes personnages, mais cinq siècles plus tôt.

Le décor

Une cour de ferme : côté cour, le corps de bâtiment principal avec un escalier de quelques marches donnant sur la porte de la cuisine. Une fenêtre, celle de la cuisine. Un mur fait le tour de la cour. Il est percé, au fond et au centre, d'une porte à mi-hauteur qui laisse voir les champs. Côté jardin, au fond, un petit bâtiment [un appentis] qui sert à ranger les outils, d'abri au cochon et de logement à Léontine, la vieille servante. À droite de l'appentis, un banc, sous un arbre. Jardin centre, une autre porte dans le mur d'enceinte : c'est l'entrée principale de la ferme.

Le décor doit se transformer très rapidement en ferme du XVI^e siècle.

Les personnages

Personnages aujourd'hui	Fonctions	Personnages jadis
Oncle Gabriel	Le fermier	Jaquinot
Tante Amandine	La fermière	Barbe
Antoine	Le voisin, ennemi héréditaire	Arnaud
Magali	La fille du voisin	Henriette
Jacques	Le neveu de la ville	Gautier
Victorine	Une voisine curieuse	Suzanne
Le curé	Le prêtre du coin	Le chapelain
Mme le Maire	L'autorité civile	Dame Isabeau
Léontine	La vieille servante du cochon	Félicité

PARTIE 1

Scène 1 [Jacques, Tante Amandine, Oncle Gabriel]

Tante Amandine est occupée. Si la scène se passe à l'intérieur, elle cuisine. Si nous sommes dans la cour, elle s'occupe de son linge ou accomplit une autre tâche ménagère. L'oncle Gabriel est assis sur une chaise, totalement immobile. Jacques entre. Il porte une valise, un manteau de pluie, etc.

Jacques: Bonjour, ma tante ! Bonjour, mon oncle !

L'oncle, assis sur une chaise, ne bouge pas. La tante lâche ce qu'elle est en train de faire et se précipite vers Jacques.

Tante Amandine: Mon neveu ! Mon petit Jacques ! Laisse-moi te regarder. Sais-tu que tu as poussé ? C'est un grand garçon, ça !

Jacques: Merci, ma tante. Mais, tu sais, à trente-cinq ans, c'est assez normal.

Tante Amandine: Ce qui est moins normal, c'est qu'à trente-cinq ans, tu n'aies pas encore de petits. Ça serait-i' que les filles te font peur ?

De temps en temps, Jacques jette un coup d'œil à l'oncle qui ne bouge toujours pas.

Jacques: [*faussement choqué*] Ma tante !

Tante Amandine: Tu vas me dire que je me mêle de ce qui ne me regarde pas, mais ta mère... qui pourrait être aussi la mienne, vu notre différence d'âge,... que ta mère se fait bien du souci.

Jacques: Ma tante, je t'adore...

Jacques s'approche de l'oncle.

Jacques: Bonjour, mon oncle ! [*Se retournant vers la tante*] Dites, ma tante, l'oncle, il ne va pas bien ?

Tante Amandine: [*visiblement excédée*] Demande-lui toi-même !

Jacques: Et bien, mon oncle, ça ne va pas ?

Oncle Gabriel: ...

Jacques : [*plus fort*] Mon oncle, qu'est-ce qui vous arrive ?... Mon oncle !

Oncle Gabriel : [*en ne bougeant que les lèvres et avec un ton exagérément dramatique*] Avec le salopard de voisin que j'ai, il faut que je vive longtemps pour l'empêcher de nuire. Alors... [*Silence dramatique*] je m'économise.

Tante Amandine : C'est comme ça depuis trois mois : quatre heures par jour... il s'économise.

Jacques : Mais, mon oncle, vous allez vous affaiblir.

Oncle Gabriel : [*même jeu*] Ce qui m'affaiblit, c'est la bile qui me ronge les rognons.

Jacques : C'est donc votre voisin qui...

Oncle Gabriel : Ce n'est pas un voisin, c'est un salopard.

Jacques : Si vous avez un différend avec lui...

Oncle Gabriel : [*l'air mauvais*] Je le veux que je suis différent. Si tu en doutes, c'est que tu me traites de salopard.

Jacques : Non ! Je voulais dire...

- Oncle Gabriel : Si c'est pour dire des saloperies, il vaut mieux se taire.
- Jacques : [se tournant vers la tante] C'est pas facile de parler avec l'oncle.
- Tante Amandine : Et encore, toi, tu as de la chance. Moi, il ne me parle plus.
- Jacques : [à l'oncle] Mais, qu'est-ce qu'il vous fait, le voisin ?
- Oncle Gabriel : Ce n'est pas un voisin, c'est un salopard !
- Jacques : Oui, j'ai compris, mon oncle, mais que fait-il donc pour vous énerver à ce point ?
- Oncle Gabriel : [d'un air féroce] Il vient avec sa pétoire derrière le mur et il tire des salves en l'air. Ça terrifie ta tante... ce qui n'est pas bien grave, mais ça terrorise le cochon et là, c'est un crime, une abomination.
- Jacques : Tout de même, Tante Amandine est plus importante que le cochon.
- Oncle Gabriel : Tu as déjà essayé de manger du jambon de Tante Amandine ? Tu crois que tu as une chance de la vendre un bon prix à la foire aux bestiaux ?
- Jacques : [choqué] Oh ! Mon oncle !
- Tante Amandine : Laisse-le dire, je ne me vexe pas. Quand il s'énerve, il déparle comme un insensé.
- Oncle Gabriel : [geignant] Mon cochon ! Pauvre bête ! [Agressif] Ça lui tourne le sang et tu imagines le goût d'un boudin préparé avec du sang tourné.
- Jacques : [à l'oncle] On doit pouvoir réagir, j'ai quelques notions de droit.
- Oncle Gabriel : Tu peux les garder. Le salopard est bossu.
- Jacques : Il n'a pas le droit... je veux dire... vous pouvez lui interdire de venir chez vous. Pourquoi ne pas en parler aux gendarmes ?
- Oncle Gabriel : Peux pas ! Il n'est pas chez moi, il est chez lui.
- Jacques : Là ? Juste derrière le mur ?
- Oncle Gabriel : Le champ est à lui.
- Jacques : C'est ridicule : les autres parcelles sont à vous.
- Tante Amandine : Ne cherche pas, mon Jacques, c'est comme ça depuis toujours. L'Antoine, il est chez lui et il a un droit de passage pour y venir.
- Jacques : On peut l'empêcher de faire du tapage.
- Tante Amandine : Il vient et il repart aussi vite. Du temps d'appeler les gendarmes, il serait loin depuis longtemps.
- Jacques : Je pourrais aller lui parler ?
- Oncle Gabriel : Un : on ne parle pas à un salopard. Deux : tu reviendrais en charpie.
- Jacques : Je suis sûr qu'on peut tenter quelque chose.
- Oncle Gabriel : Ça, c'est sûr de sûr ! Le guetter caché derrière le mur, lui tirer une balle à éléphant dans la tête, lui sauter dessus, le réduire en bouillie, lui arracher le cœur... non ! Ça, c'est pas possible, il n'en a pas... lui extraire les boyaux et exiger qu'il demande pardon.
- Jacques : Et bien, mon oncle, comme vous y allez !
- Tante Amandine : Il parle, il parle, mais il n'agit pas.
- Jacques : Pourquoi ?

Tante Amandine fait signe à Jacques de s'approcher. Elle lui dit la réplique suivante à l'oreille.

- Tante Amandine : Parce que son fusil est fichu. J'ai rempli le canon de glu et j'ai vidé les cartouches. [Un doigt devant la bouche] Chut !
- Oncle Gabriel : Avec tout ça, vous me faites monter la bile et je ne me ménage pas du tout. Je rentre m'économiser ailleurs.

L'oncle se lève très lentement et entre dans la cuisine en prenant bien soin de se ménager.

Jacques : Et ben, dis donc ! Il est mal barré, l'oncle. Ma tante, je vais aller ranger mes affaires. J'ai toujours la chambre du coin ?
Tante Amandine : Tu sais bien que c'est la tienne.
Jacques : Ma tante, je vous adore.

Jacques prend sa valise, son manteau et entre vivement dans la maison.

Scène 2 [Tante Amandine, Victorine, Oncle Gabriel off]

Victorine entre par la porte jardin.

Victorine : [excitée] Amandine, Amandine ? Ah, vous voilà ! Votre homme est absent ?
Tante Amandine : Il s'économise dans la maison.
Victorine : Je vous demande ça, parce que la dernière fois que je suis venue, j'ai cru qu'il allait me bouffer toute crue. Quel phénomène !
Tante Amandine : Que voulez-vous, Victorine, parfois, il est un peu " museauthrope ".
Victorine : Il est quoi ?
Tante Amandine : " Museauthrope ".
Victorine : Qu'est-ce que c'est qu' ça ?
Tante Amandine : [ironique] Oui, évidemment, pour comprendre certains mots, il faut avoir un minimum de culture, lire autre chose que la feuille du maire... " Museauthrope " : qui n'aime pas le museau des autres, qui pense que tous les hommes sont des ânes.
Victorine : [pensive] " Qui pense que tous les hommes sont des ânes..."
[Catégorique] Alors, moi aussi, je suis " museauthrope " et toutes les femmes sensées sont " museauthropes ". Regardez mon homme, l'Albert, plus âne que lui, vous ne trouvez pas. L'autre jour, il est parti curer la fosse à purin. Maladroit comme il est, il est tombé dedans. Il en est ressorti dans un état que je ne vous dis pas. Savez-vous ce qu'il a fait ? Il est allé tranquillement à la salle de bains, au premier, pour se laver. Trois heures qu'il m'a fallu pour ravoir la maison. Et bien, je peux vous le dire, ça pue encore. Et votre Gabriel, sauf le respect que je vous dois, il doit bien avoir un grain, lui aussi, pour se conduire comme ça... et l'Antoine, votre voisin, est-ce un signe d'intelligence de vous persécuter comme il fait ?... Ma bonne Amandine, je vous le dis en un mot comme en cent...
Tante Amandine : Dans votre cas, ce serait plutôt cent que un.
Victorine : Pourquoi dites-vous ça ?
Tante Amandine : Pour rien !
Victorine : Bref, en un mot comme en cent... qu'est-ce que je disais... ah, oui ! En un mot comme en cent, tous les hommes sont des ânes, c'est certain.
Tante Amandine : [d'un ton pénétrant] Il y a peut-être une ou deux exceptions.
Victorine : Vous croyez ?
Tante Amandine : Quand vous allez à la messe...
Victorine : Je ne vois pas le rapport.
Tante Amandine : Laissez-moi dire... Quand vous allez à la messe, vous écoutez bien Monsieur le Curé comme si ses paroles étaient en or ?
Victorine : Elles le sont.
Tante Amandine : Et pourtant... Monsieur le Curé est un homme.

Victorine : En êtes-vous bien certaine ?
Tante Amandine : Comment ?
Victorine : Je veux dire que Monsieur le Curé n'est pas un homme comme les autres.
Tante Amandine : Vous avez bien raison.
Victorine : Amandine, seriez-vous incroyante, avec des pensées pas comme il faut ?
Tante Amandine : Victorine, si vous le croyez, c'est que les vôtres ne sont pas non plus tout à fait pures.
Victorine : Monsieur le Curé n'est pas un homme comme les autres parce qu'il est inspiré par l'Esprit Saint, voilà !
Tante Amandine : Donc, ce n'est pas un âne.
Victorine : Bien sûr que non !

On entend un cri provenant de la maison : " Salopard ! "

Victorine : Tiens ! Votre Gabriel a fini de s'économiser.
Tante Amandine : Il a dû faire un cauchemar. Mais dites-moi, ma bonne Victorine, vous êtes une bonne chrétienne, oui, mais pas une punaise de sacristie, pourquoi me parlez-vous de Monsieur le Curé ?
Victorine : En voilà une bonne question... voyons... pourquoi diable vous ai-je parlé de Monsieur le Curé... Ah oui ! J'étais en haut du colombier et j'ai vu, du côté de Jassieux, sa guimbarde, suivie de la "Romeo" de Madame le Maire. Je crois bien qu'ils venaient dans cette direction. J'étais venue vous avertir.
Tante Amandine : Merci. Vous étiez aussi venue voir ce qui se passait.
Victorine : Moi, ma bonne Amandine, qu'allez-vous penser là. Je suis la discrétion même et les affaires des autres ne me concernent pas. Chacun chez soi et tous pour un, voilà ma devise... N'empêche que je me demande ce qu'ils viennent faire par ici.

On entend le bruit de deux voitures qui arrivent, qui s'arrêtent. Deux portes claquent.

Victorine : Vous voyez, c'est bien ce que je pensais, ils viennent chez vous. Aïe, aïe, aïe ! Qu'est-ce qu'ils vous veulent ?
Tante Amandine : Pour rester fidèle à votre réputation de discrétion, vous devriez peut-être rentrer chez vous.
Victorine : Vous croyez ? Vous pourriez avoir besoin de moi ?
Tante Amandine : Je ne crois pas. J'attache beaucoup trop d'importance à votre réputation.
Victorine : Si vraiment vous pensez...

Tante Amandine fait signe que oui de la tête. Victorine, dépitée, s'avance vers la porte principale.

Victorine : [se retournant] Parce que je pourrais...

Tante Amandine fait non de la tête. Victorine sort. Tante Amandine guigne à la porte. Elle met la main sur la bouche de stupeur et se précipite dans la maison en remontant son tablier pour mieux courir.

Scène 3 [Le curé, Madame le Maire, Antoine, Léontine, Oncle Gabriel off]

Le Curé entre, suivi de Madame le Maire. Il est vêtu "moderne", sans soutane. Elle est très élégante, à part une coiffure peu élaborée qui tranche avec le reste. Antoine est habillé de manière à ce qu'on comprenne qu'il s'agit d'un propriétaire aisé.

Le Curé : Madame le Maire, je maintiens que nous aurions pu venir dans le même véhicule.

Mme le Maire : Monsieur le Curé, sans vouloir vous vexer, il eût été déplacé que je déambulasse dans un engin antédiluvien qui symbolise à merveille, par son état de délabrement, l'esprit réactionnaire que vous représentez.

Le Curé : Je ne suis en rien vexé, connaissant votre sens de l'humour caustique et considérant le parti que vous représentez et qui n'a rien à envier à mon pseudo esprit réactionnaire.

Mme le Maire : Monsieur le Curé, c'est un vrai plaisir de converser avec vous. Mais nous ne sommes pas là pour entamer une controverse politico-sociale. [Se retournant vers la porte] Et bien, Monsieur Antoine, qu'attendez-vous pour entrer ?

L'Antoine passe la tête par la porte. Il hésite manifestement à pénétrer dans l'ancre de son ennemi.

Antoine : Vous êtes certaine qu'il n'est pas là, sous son arbre, à pointer sa pétoire dans ma direction ?

Mme le Maire : Mais non ! Il n'y a personne.

Antoine : Je préférerais que le Curé me le jure.

Le Curé : Mon fils, un homme d'Église ne jure pas.

Antoine entre précautionneusement.

Antoine : Je ne suis pas votre fils pour des raisons génétiques, aussi bien que canoniques. Il n'empêche que si l'autre cinglé me voit, je suis bon pour le cimetière sur lequel vous réglez sans partage, les clients qui y demeurent n'ayant plus leur mot à dire.

Le Curé : [amusé] Me voilà entouré de mécréants. Peu importe, il faut que je porte ma croix.

Mme le Maire : [criant] Y a-t-il quelqu'un ?

Antoine : [terrorisé] Pas si fort !

Léontine sort de l'appentis. Elle est très sale... comme un cochon. A peine dehors, elle repasse la tête sous l'appentis.

Léontine : Louis XIV, cesse de grogner, j' reviens de suite. Quelle tête de cochon, çui-là ! [Se retournant vers les visiteurs] Il a un caractère ombrageux et déteste rester tout seul. [Regardant à l'intérieur de l'appentis] Louis XIV, ferme-la ! Et tiens-toi tranquille, tu vas t'écorcher le groin.

Le Curé : Comment le nommez-vous, votre porc ?

Léontine : Louis XIV. Remarquez qu'avant, on l'appelait Pie XII en raison des opinions religieuses de mon maître, mais votre prédécesseur, M'sieur le Curé, a menacé d' nous excommunier tous. Alors, on a changé le nom et c'est d'venu Louis XIV, en raison des opinions politiques de mon maître. On a ben pensé à lui dire Antoine en raison des opinions de mon

maître sur l' voisinage, mais on n'y a r'noncé. C'est pas pa'ce qu' c'est un cochon qu' i' faut l'insulter, pas vrai ?
Mme le Maire : Ma bonne, votre maître est-il là ?

Léontine, visiblement très myope, s'approche très près de Madame le Maire.

Léontine : Pardonnez, j'aime voir à qui j'ai affaire.
Mme le Maire : Seigneur, quelle odeur abominable !
Le Curé : Je vous ferais remarquer que vous venez d' invoquer le nom du Très-Haut. Un lapsus, peut-être ?
Léontine : Ça serait-i que vous seriez la mairesse, par hasard ?
Mme le Maire : Si vous voulez, ma bonne.
Léontine : Alors, M'sieur Gabriel, il est pas là !

On entend depuis la cuisine un hurlement : "Salopard !". Antoine se cache derrière le curé.

Antoine : [terrorisé] C'est lui ! J'ai entendu son cri de bête fauve.
Léontine : [à Antoine] Avec tout l'respect que j'vous dois, j'vous prierai d' pas crier comme ça. Vous allez encore effrayer l'cochon, pauv'e bête.
Le Curé : [à Léontine] Ma fille, ce cri, que nous avons entendu, n'est-ce pas votre maître qui l'a poussé ? Dans ce cas, il serait bien là.

Léontine met son nez tout près du visage du curé qui se recule à cause de l'odeur.

Léontine : Est-ce que vous êtes ben M'sieur l'Curé ?
Le Curé : [montrant sa croix, comme une décoration] Il me semble que c'est assez évident.
Léontine : Alors, je confirme : il est pas là !

Cri de la cuisine : "Salopard !".

Antoine : Encore lui !
Léontine : [se grattant la poitrine] Ouais ! Ben, y a d' l' embrouille à c' qui m' semble. Moi, j'ai r'çu des ordres. Débrouillez-vous, je r'tourne vers le seul être dans l'monde qui mérite que'que affection : l' cochon.

Léontine entre sous l'appentis.

Antoine : Madame le Maire, Monsieur le Curé, j'ai accepté de vous rencontrer ici par une aberration que je ne m'explique pas. Le fou furieux qui se cache dans la maison, je ne tiens pas à le croiser. Je ne suis plus tout jeune, tout jeune, mais on me dit très bien conservé et je n'ai pas l'intention de laisser ma peau dans ce trou à rats... ou à cochon, devrais-je dire. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je pars me mettre à l'abri.
Mme le Maire : Attendez, Monsieur Antoine, nous sommes là pour une médiation et pour une médiation, il faut toutes les parties.
Antoine : Parlons-en des parties. L'autre, là, il a juré de me faire bouffer les miennes. Alors, vous comprenez que j'hésite.
Le Curé : Nous sommes là pour vous protéger, mon fils... heu... mon ami.
Antoine : Vous me permettrez de douter de l'efficacité d'un goupillon face à une pétoire bien chargée.

Le Curé : Dans quel monde vivons-nous !
Antoine : Dans un monde de fous, c'est sûr. Madame le Maire, Monsieur le Curé, bonjour !

Antoine sort très rapidement.

Mme le Maire : Occupons-nous donc de l'autre. [S'avançant courageusement vers l'escalier menant à la cuisine] Monsieur Gabriel !

Scène 4 [Le curé, Madame le Maire, Oncle Gabriel]

L'oncle Gabriel apparaît à la fenêtre de la cuisine.

Oncle Gabriel : Qu'est-ce qu'il y a ?
Mme le Maire : Nous sommes venus pour une médiation.
Oncle Gabriel : Une quoi ?
Mme le Maire : Une médiation. Tenter de régler votre différend avec Monsieur Antoine, différend qui empoisonne la vie de la commune.
Oncle Gabriel : Ceux qui se mêlent des affaires des autres sont des jeanfoutres¹. Je déteste les jeanfoutres. Je hais les jeanfoutres.
Le Curé : Mon fils, mon fils !
Oncle Gabriel : Oui, Papa ?
Le Curé : Heu... vous parlez à Madame le Maire.
Oncle Gabriel : Une Madame qui est " le ", c'est quelqu'un de pas net.
Mme le Maire : [au curé] Je me demande si nous allons arriver à quelque chose.
Le Curé : [au maire] Nous aurons le mérite d'avoir essayé.
Oncle Gabriel : C'est quoi ces " conseils-à-bulles " chez moi ?
Mme le Maire : Conciliabules, pas " conseils-à-bulles " ?
Oncle Gabriel : Et qu'est-ce qu'il fait son patron, à celui-là ? Des bulles, non ?
Mme le Maire : [au curé] On ne peut pas lui dénier un certain sens de l'humour.
Le Curé : [choqué] Madame le Maire !
Oncle Gabriel : Moi, j' vais vous dire une chose : ou vous retournez aussi sec d'où vous venez, ou je vous perce la panse avec ma pétoire.
Le Curé : [très inquiet] Vous n'allez pas employer la force contre le représentant de Dieu ?
Mme le Maire : Et moi, alors ?
Oncle Gabriel : Vais m' gêner, tiens !

L'oncle Gabriel montre son fusil. Mme le Maire et le curé s'enfuient en courant. Léontine sort à demi de son apprentis et applaudit. Superbe, l'oncle entre dans la maison.

¹ Jeanfesse , jeanfoutre : Coquin, misérable. -- " Ça, c'est un jeanfesse. " -- Ricard. -- " Grande colère du père Duchesne contre les jeanfoutres de chasseurs qui ont voulu faire une contre-révolution. " -- 1793, Hébert.

Scène 5 [Magali, Jacques]

Magali entre prudemment. Elle porte un panier.

Magali : [doucement] Madame Amandine ! Hou, hou ! Madame Amandine !

Jacques sort de la maison. Magali recule effrayée.

Jacques : [aimablement] Bonjour !

Magali : [effrayée] Bonjour, Monsieur ! Excusez-moi... je ne voulais pas...

Jacques : [même jeu] Vous ne vouliez pas quoi ?

Magali : Heu... je ne voulais pas déranger.

Jacques : Est-ce que je vous connais ?

Magali : Je ne sais pas, mais moi, il me semble que je vous ai déjà vu, il y a longtemps.

Jacques : Vous venez voir mon oncle ?

Magali : Surtout pas ! S'il me voit, il me hache menu en morceaux si petits, que même le cochon, il n'en voudra pas.

Jacques : Comment pourrait-on vouloir du mal à une si charmante demoiselle ?

Magali : Monsieur Gabriel, c'est donc votre oncle ? Et moi, Monsieur, je suis la fille d'Antoine. Vous comprenez ?

Jacques : Ce que je ne comprends pas, c'est comment l'Antoine peut avoir une fille aussi jolie.

Magali : [choquée] Ho !

Jacques : Je plaisante.

Magali : Madame Amandine est une grande amie pour moi. Je lui apporte des œufs en cachette. Si Monsieur Gabriel l'apprend, c'est la catastrophe.

Jacques : Ne vous inquiétez pas, je ne dirai rien. Ce qui m'étonne, c'est que je ne me souviens pas de vous. Vous êtes du genre de celles qu'on n'oublie pas si facilement.

Magali : Avant, j'étais en pension. C'est pour ça que vous ne m'avez jamais vue.

Jacques : Je le regrette bien.

Magali : Quoi donc ?

Jacques : De ne vous avoir pas vue avant.

Magali : Pourquoi ?

Jacques : Je ne serais peut-être pas parti à la ville.

Jacques tend la main vers Magali. Elle s'enfuit gracieusement par jeu.

Magali : Monsieur, vous êtes un vilain flatteur.

Jacques : [rejoignant Magali] Appelez-moi Jacques.

Magali : Si vous voulez, ça n'engage à rien.

Jacques : C'est ce que vous croyez.

Magali : Mais alors, vous êtes le Jacques de la Marie, et donc le neveu de Madame Amandine.

Jacques : Bien vu, puisque le Gabriel est mon oncle.

Magali : Dites ! Ne vous moquez pas de moi. Je ne suis pas aussi bête que vous croyez.

Jacques : Loin de moi une telle pensée.

Magali : C'est habituel, chez vous, de draguer toutes les filles que vous croisez ?

Jacques : [piquant un fard] Non ! Au contraire !

Magali : Vous avez dû en voir de belles en ville, avec de superbes habits à la mode.

Jacques : Ce n'est pas l'emballage qui compte.

Magali : Comme vous y allez !
 Jacques : Il y a une question que je me pose. Savez-vous pourquoi votre père et l'oncle Gabriel sont en guerre ?
 Magali : Personne ne le sait, même pas eux. Ça doit remonter loin dans le passé, du temps du père du grand-père de l'arrière-grand-père... allez savoir !
 Jacques : C'est curieux aussi ce champ qui vous appartient, qui touche le mur de l'oncle et qui est encerclé par nos terres.
 Magali : Encore un héritage bizarre.
 Jacques : Vous ne pensez pas que tout le mal vient de là ?
 Magali : Allez savoir !

On entend du bruit du côté de la maison.

Magali : Aïe ! Voilà votre oncle !
 Jacques : Il a déjà fini de s'économiser ?
 Magali : C'est peut-être Madame Amandine, mais je ne veux pas courir le risque. Tenez ce panier, vous le donnerez à votre tante. Moi, je cours me mettre à l'abri.

Magali sort, côté jardin, en courant. Jacques reste seul.

Jacques : [*criant dans la direction de Magali*] Mademoiselle, heu... ! Mince, je ne sais même pas son nom.

Scène 6 [Jacques, Tante Amandine]

Tante Amandine sort de la maison.

Tante Amandine : N'était-ce pas la petite Magali qui te parlait ?
 Jacques : Magali ? Quel joli nom !
 Tante Amandine : [*coquine*] Dis voir, mon Jacques. Tu as l'air tout chose. Quelque chose qui ne va pas ?
 Jacques : Non, non, ma Tante, je t'assure, tout va bien.
 Tante Amandine : [*même jeu*] Elle est mignonne, hein, la petite Magali ?
 Jacques : [*enthousiaste*] Ah oui, alors ! [*Se reprenant*] Heu... elle n'est pas mal... pour une fille de la campagne.
 Tante Amandine : Hé, ho, grand dadais ! Qu'est-ce qu'elles sont les filles de la campagne ?
 Jacques : [*emprunté*] Elles sont... elles sont très bien... heu... un peu rustiques.
 Tante Amandine : [*faussement sévère*] Rustiques ?
 Jacques : [*ne sachant plus comment s'en sortir*] Elles sont plus rustiques que celles de la ville, forcément... puisqu'elles sont de la campagne.
 Tante Amandine : Tu ne sais plus très bien ce que tu dis.
 Jacques : Je... je suis un peu fatigué par le voyage.
 Tante Amandine : [*taquine*] Le changement d'air.
 Jacques : Ah oui !... Surtout le changement d'air.
 Tante Amandine : [*même jeu*] L'émotion de revoir ta vieille tante.
 Jacques : Ah ben... ça !... Revoir sa vieille tante.
 Tante Amandine : Le trouble causé par ta rencontre avec la petite Magali.
 Jacques : Le... la... Qu'est-ce que tu racontes, ma Tante ? Je ne suis pas " tu dout bloutré " ... " du tout blétrou " ... Enfin... pas du tout.
 Tante Amandine : C'est qu'elle est rudement belle et attirante, la petite Magali... Non ?

Jacques : Non !... Si !... “ abirante, abilante ”... heu... assez, oui !
 Tante Amandine : Tu ne serais pas tombé tout soudain amoureux, toi ?
 Jacques : [se défendant faussement] Moi ? Non !... Quelle idée ! Où vas-tu chercher ça ? “ Areumoux... boi ! ” [se reprenant] Tu crois qu’il suffit de rencontrer une fille un peu attirante pour tomber instantanément amoureux ? Tu lis trop de romans à l’eau de rose, ma Tante.
 Tante Amandine : Remarque que moi, quand j’ai vu ton oncle Gabriel pour la première fois, je suis tombée instantanément amoureuse. Je n’ai pas réfléchi, pas une seconde. Heureusement, d’ailleurs, parce que si j’avais réfléchi, ce phénomène ne serait pas ton oncle.
 Jacques : Ce sont des choses qui arrivent.
 Tante Amandine : Oui !... Mais avec Magali, c’est embêtant, parce que ton oncle ne voudra jamais en entendre parler. C’est la fille de l’ennemi.

Pendant la réplique suivante, Jacques s’emporte. Il s’agite, tourne autour de la tante. Celle-ci ne bouge pas, regarde le public avec un vaste sourire entendu et figé

Jacques : [s’emportant] J’aime beaucoup mon oncle Gabriel, mais il n’a pas à se mêler de mes affaires sentimentales et [en insistant sur les terminaisons de l’imparfait et du conditionnel] si j’aimais Magali, ça ne le regarderait pas. Non mais, c’est un peu fort, ça ! Nous ne sommes plus au Moyen Âge. Qu’est-ce qu’il croit l’oncle ? Qu’il irait m’empêcher d’aimer Magali sous prétexte qu’il a un problème avec l’Antoine ? Ce n’est pas son affaire. Je ne vais pas renoncer à vivre parce que ça pourrait déplaire à l’oncle. Je ne suis pas revenu ici pour subir le joug d’un vieil entêté.

Jacques se retrouve nez à nez avec tante Amandine qui sourit toujours. Il hache son texte en ralentissant le rythme.

Jacques : Si elle m’at- ti- re, moi,... cette fille...
 Tante Amandine : Ah oui ?
 Jacques : [emprunté] Oui... quoi ?
 Tante Amandine : [très coquine] Serais-tu amoureux après n’avoir vu une jeune demoiselle que cinq minutes ?
 Jacques : Je... j’ai... je n’ai pas dit ça ! J’ai dit : “ Si ! ”
 Tante Amandine : Si, si, si !... A croire qu’il n’y a aucune fille en ville. Ho, ho ! J’y pense... il faut que je téléphone à ta mère.

Tante Amandine entre dans la maison en courant.

Jacques : [resté seul] Tante Amandine !... Ma tante !... Qu’est-ce qu’elle va encore raconter ?

Scène 7 [Jacques, Oncle Gabriel, Léontine]

L'oncle sort de la maison, sa pétoire sur l'épaule.

Jacques : Oncle Gabriel ! Vous allez mieux ?
Oncle Gabriel : Comment ça, si je vais mieux ?
Jacques : Et bien, tout à l'heure, vous étiez un peu moindre.
Oncle Gabriel : Je n'étais pas moindre, je m'économisais.
Jacques : Je sais. Et vous avez fini ?
Oncle Gabriel : Mon neveu, tu es jeune, tu n'as pas beaucoup d'expérience, mais tu devrais néanmoins avoir un cerveau et comprendre que si on s'économise toute la journée, on risque de se fatiguer.
Jacques : [amusé, mais respectueux] Ah bon ?
Oncle Gabriel : Tu ne peux pas savoir la dépense d'énergie qu'il faut pour se concentrer sur son économie avec l'agitation qu'il y a ici.

L'oncle se dirige vers la porte, côté jardin.

Jacques : [inquiète] Où allez-vous, mon oncle ?
Oncle Gabriel : Là où il n'y a pas de neveu pour vous poser des questions indiscretes.
Jacques : Je suis un peu inquiet.
Oncle Gabriel : C'est bien, mon garçon, ça prouve que tu as du cœur.

Léontine sort de son apprentis.

Léontine : M'sieur Gabriel ! Tendez voir !

Léontine va se coller sous le nez de l'oncle.

Oncle Gabriel : Ma bonne Léontine, je n'suis pas du genre délicat. J'ai passé ma vie à remuer le fumier. Mais, je dois dire que l'odeur que tu dégages ferait fuir un putois.
Léontine : [se reculant un peu] Si s'avez l'nez trop fin, c'est qu' vous êtes pas un homme comme moi.
Jacques : Vous n'êtes pas un homme, Léontine.
Léontine : M'sieur Jacques, Dieu sait qu' j' vous aime ben, mais, sauf vot'e respect, vous n'entendez "rin" aux choses de la vie. Moi, j' peux vous dire qu' des hommes qui valent la Léontine, y en a p' t' êt' deux ou trois : M'sieur Gabriel, bien qu'il ait l' nez trop fin, vous, bien qu' si on vous pressait l'oreille, il en sortirait du lait et Louis XIV, qu'est la bonté même.
Jacques : Vous confondez tout, Léontine. Louis XIV, c'est un cochon.
Léontine : M'sieur Jacques, un cochon, ça vaut p' t' êt' ben plus qu' certains hommes. Et pis, ici, des cochons comme Louis XIV, y en a toujours eu, aussi loin qu'on peut r' monter dans l' temps.
Oncle Gabriel : Si t'es sortie de ton trou, c'est que tu voulais quelque chose, Léontine ?
Léontine : J' veux "rin" d'autre que la paix et l'amitié de Louis XIV, mais j' voulais vous dire, M'sieur Gabriel, que j' suis là, dans c' t' apprentis, jour et nuit.
Jacques : C'est que vous ne voulez pas vivre ailleurs.
Léontine : Comme vous dites. J' suis là et quand y en a un qui hurle comme une sirène, faut ben qu' j' l' entende et j' m'en vas vous dire une chose, M'sieur Gabriel, l'Antoine, il est c' qu'il est, i' vaut p't' êt' pas grand chose, p't' êt' même qu' i' vaut "rin" du tout. Mais la p'tite Magali, c'est aut'e chose. Elle est brave comme tout et elle mérite pas l' dédain qu' vous en avez.
Oncle Gabriel : Un bâtard peut pas faire un chien d' race. Le sang qui coule dans les veines de ce salopard, c'est du venin, Sa fille, c'est tout du pareil au

même.
Jacques : Mon oncle, je crois que...
Oncle Gabriel : Mon neveu, tu as fait des études et tu n'ignores donc pas les lois de la génétique. Ton père avait l'esprit un peu lent, c'est le moins qu'on puisse dire, c'est pourquoi il faut t'expliquer les choses longtemps. Sur ce, j' m'en vais me dégourdir les jambes.

L'oncle Gabriel sort par la porte côté jardin.

Jacques : [fort] Mon oncle, qu'allez-vous faire ?
Oncle Gabriel : [off] J'vais à la chasse... au salopard.
Jacques : Non !... Attendez !
Léontine : Craignez "rin", M'sieur Jacques, la pétoire de M'sieur Gabriel, elle est aussi dang'reuse qu'un saucisson sec. Sur ce, le bonjour !

Léontine entre dans l'appentis.

Scène 8 [Magali, Jacques, Tante Amandine]

Magali entre côté jardin.

Magali : Et bien, j'ai failli me casser le nez sur Monsieur Gabriel.
Jacques: [coquin] Magali, vous ici... encore !
Magali : [piquée] Jacques, pardonnez-moi si je vous importune.
Jacques: Cette cour est un vrai hall de gare.
Magali : Si je vous dérange, je peux m'en aller.
Jacques: Ce serait dommage.
Magali : Pourquoi ?
Jacques: Parce que, justement en ce moment, il n'y a personne pour nous espionner.
Magali : Vous voulez dire que je ne vous ennue pas ?
Jacques: Magali !
Magali : Jacques, vous m'avez presque fait de la peine, j'ai failli croire que vous ne m'aimiez pas beaucoup.
Jacques: Comment pouvez-vous penser une chose pareille ?

Ils s'asseyent sur le banc.

Magali : [très empruntée] Avez-vous remarqué, Jacques, que le temps fraîchit ?
Jacques: [très emprunté aussi] Non ! Et vous ?

Tante Amandine apparaît à la fenêtre de la cuisine. Elle regarde et écoute Magali et Jacques très, très empruntés dans les répliques qui suivent. Tante Amandine hoche la tête.

Magali : C'est que nous ne sommes plus au printemps. En fait, on pourrait même dire que l'automne approche. Et après... après... c'est l'hiver... vous savez : l'hiver.
Jacques: Ah oui, l'hiver.
Magali : Heureusement que l'été revient... avant le printemps.
Jacques: Après.

Magali : Comment ?
Jacques: En général, il y a d'abord le printemps et après, l'été.
Magali : En effet, oui !

Tante Amandine sort de la cuisine avec des petits pois qu'elle se met à écosser, une fois assise entre Jacques et Magali.

Amandine : [en s'asseyant] Excusez ! C'est intéressant ce que vous dites ?
Jacques: Très intéressant.
Magali : Nous parlions des saisons qui se succèdent... l'une après l'autre... ou vice versa.
Amandine : Je vois. [Bien consciente de mettre les pieds dans le plat] Il y en a une plus belle que les autres.
Magali : Ah bon ?
Amandine : C'est le printemps, la saison des amours.
Magali : Amandine, pourquoi parlez-vous d'amour ?
Amandine : Et vous alors, pourquoi n'en parlez-vous pas ?

Jacques ne sait plus où se mettre.

Magali : Nous ?
Amandine : Evidemment, vous ! Pas le cochon de Léontine !
Magali : Je ne vois ce qui...
Amandine : Tu le vois parfaitement et ne me prends pas pour une bête. Ce n'est pas en restant comme deux coincés, assis à un mètre l'un de l'autre, que vous allez avancer. [Se tournant vers Jacques] Regardez ce grand dadais : il est bloqué et rouge comme une tomate, à son âge ! Et bien, dis quelque chose !

Jacques, incapable d'articuler un mot, bafouille n'importe quoi.

Magali : C'est que... ce n'est pas très facile avec vous... au milieu.
Amandine : Tu veux prendre ma place ?
Magali : Non... je... Je dois reconnaître que, de loin, nous pouvions avoir l'air un peu ridicules.
Amandine : De près aussi.
Jacques: [se reprenant soudain, mais bafouillant] Ma tante... ma tante, ça va comme ça. Ou tu nous laisse seuls ou tu cesses de nous ennuyer avec ton... avec tes...
Amandine : Enfin ! Le voilà qui se réveille. C'est bon, je vous laisse.

Tante Amandine se dirige vers l'escalier.

Amandine : Encore un mot, Magali, pense à cache-cache !

Tante Amandine sort.

Jacques: Qu'est-ce qu'elle voulait dire avec son " cache-cache " ?
Magali : Elle m'a raconté une fois que, quand Gabriel et elle commençaient à se fréquenter, ils étaient un peu empruntés, comme nous, et n'arrivaient pas à prendre l'initiative du premier baiser. Amandine a proposé une partie de cache-cache. Celui qui trouverait l'autre devait l'embrasser.
Jacques: C'est un peu puéril, mais charmant.

Magali : On s'y colle ?
Jacques: On s'y colle !
Magali : C'est moi qui compte. Toi, tu vas te cacher.

Magali se cache contre le mur ou l'arbre pour compter, Jacques va vers l'escalier sur la pointe des pieds. Il s'arrête et regarde le public d'un air ahuri.

Jacques: Elle m'a dit " tu ".

Jacques entre en courant dans la maison. Magali finit de compter, regarde à droite et à gauche et sort en courant côté jardin. Amandine apparaît à la fenêtre de la cuisine.

Amandine : Amandine, ma fille, tu as fait du bon travail.

Amandine disparaît.

Scène 9 [Antoine, Léontine, Magali]

Antoine entre par la porte côté jardin en courant, complètement affolé.

Antoine : [très, très agité] Aïe ! Il m'a eu. Il m'a rabattu comme un vulgaire gibier. Deux heures que ça dure. Le seul endroit à couvert que je trouve sur mon chemin, c'est la maison du fou. S'il pense que je suis ici, ça va être le massacre.

On entend du bruit à l'extérieur.

Antoine : [même jeu] Ça y est, c'est lui. Ou je trouve une cachette immédiatement ou je vais être transformé en écumoire à confiture avant d'avoir pu dire : " Seigneur, sauvez-moi de ce dément sanguinaire ! "

Il cherche une issue, voit l'appentis et s'y engouffre. Il en ressort aussitôt.

Antoine : Pouah ! Quelle horreur ! Même pour sauver sa peau, ceci est insupportable.

Léontine : [off] Alors quoi ? C'est-i' qu' vous entrez ou c'est-i' qu' vous sortez ? [Montrant la tête] Z'allez pas m'faire croire qu' vous avez peur du cochon ? C't' un monde !

Léontine disparaît.

Antoine : [voyant le banc] Là !

Antoine se glisse avec difficulté sous le banc. Magali entre par la porte côté jardin.

Magali : [appelant doucement] Jacques !... Jacques !...

Antoine sort péniblement la tête du banc. Il voit sans être vu. Il parle

sans être entendu.

Antoine : Qu'est-ce qu'elle fait là ? Ma propre fille chez l'ennemi !
Magali : Jacques !... Jacques !...
Antoine : Qu'est-ce qu'elle lui veut, au Jacques ?
Magali : Jacques... [*plus doucement*] mon Jacques adoré !
Antoine : [*manquant de s'étouffer*] Qu'est-ce... qu'est-ce qu'elle a dit ?
Magali : [*à part*] Je suis folle.
Antoine : Ça, c'est bien vrai !
Magali : Je suis folle : tomber amoureuse du premier venu. Et lui ? Qu'est-ce qui me dit qu'il m'aime, lui ?
Antoine : Rien, rien du tout ! Même dans cette famille de cinglés, il doit bien y avoir quelqu'un de raisonnable.
Magali : [*appelant sans espoir d'être entendue*] Jacques !

Depuis la coulisse jardin, on entend l'oncle Gabriel : " Salopard ! " Ce qui suit doit se jouer à un rythme trépidant.

Magali : Mon Dieu, Monsieur Gabriel qui revient. S'il me trouve ici, c'est la catastrophe.
Antoine : [*toujours caché et sans être entendu de Magali*] A qui le dis-tu !

Magali cherche désespérément un endroit pour se cacher. Elle va vers l'appentis, passe la tête par la porte.

Léontine : Oui ! C' t' à quel sujet ?
Magali : [*se tenant le nez*] Rien, rien, excusez-moi.

Magali avise le banc et va pour s'y cacher.

Antoine : Pas là ! C'est complet !
Magali : [*se ravisant*] Je deviens vraiment folle, voilà que j'entends la voix de mon père.

En désespoir de cause, Magali entre dans la maison.

Scène 10 [Antoine, Oncle Gabriel]

L'oncle Gabriel entre, côté jardin.

Oncle Gabriel : Foutue pétoire ! Je l' tenais pile dans ma ligne de mire, au milieu du front, entre les deux yeux. J'appuie sur la gâchette... rien !
Antoine : [*toujours sous le banc, sans que l'oncle ne puisse l'entendre*] Merci, mon Dieu ! Ce coup-ci, c'est un cerge à quinze francs cinquante que je mettrai à mon saint patron.
Oncle Gabriel : De deux choses l'une : ou c'est la pétoire qui a fait son temps, ou c'est moi. Il n'y a qu'un remède : s'économiser.

L'oncle va s'asseoir sur le banc.

Antoine : Non ! Pas là !

Oncle Gabriel : Voilà que j'ai les oreilles qui bourdonnent. J'ai cru entendre la voix du salopard. Gabriel, mon vieux, tu fatigues vraiment. Il va falloir s'économiser un bon bout de temps.

Antoine : Seigneur !

L'oncle se fige.

Scène 11 [Victorine, Oncle Gabriel, Antoine]

Victorine entre, côté jardin. L'oncle ne bouge pas un cil.

Victorine : [très volubile] Ha ! Monsieur Gabriel ! Je suis bien aise de vous voir. Figurez-vous que j'ai entendu un remue-combat... un branle de ménage... un sacré désordre et je viens voir ce qui se passe... c'est-à-dire que je viens voir si je puis être utile à quelque chose, parce que vous me connaissez, Monsieur Gabriel, plus discrète que moi... Je dis toujours : mieux vaut s'occuper des affaires d'autrui que des siennes propres... oui... enfin... je veux dire... que je n'ai pas l'habitude de me mêler des affaires des autres, même pas des vôtres, Monsieur Gabriel, surtout pas des vôtres... Mais enfin, que se passe-t-il ici ?

L'oncle ne réagit pas.

Victorine : [même jeu] Monsieur Gabriel, quelque chose qui ne va pas ?... Ah, je vois ! Vous êtes encore en pleine économie. Ça doit être épuisant, non ?... J'aimerais tout de même bien savoir pourquoi il y a soudain tout ce va-et-vient chez vous. Non que ça me regarde... pas du tout ! Mais, heu... je pourrais vous aider... heu... à diriger la circulation... Monsieur Gabriel, répondez-moi !... C'est un peu dérangent de parler comme ça sans obtenir de réponse.

Oncle Gabriel : [crescendo] Ce qui est dérangent, c'est d'essayer de s'économiser... devant un moulin à prières.

Victorine : C'est de moi que vous parlez ?

Oncle Gabriel : Vous dites que vous n'aimez pas vous mêler des affaires des autres, moi non plus. Je vais aller m'économiser ailleurs.

L'oncle Gabriel se lève.

Antoine : Ouf !

Oncle Gabriel : [se retournant, à Victorine, féroce] Pourquoi dites-vous : " Ouf " ?

Victorine : Pourquoi je dis : " Ouf " ?

Oncle Gabriel : Oui ! Pourquoi dites-vous : " Ouf " ?

Victorine : Je n'ai pas dit : " Ouf " !

L'oncle se dirige vers la porte de la cuisine, côté cour.

Oncle Gabriel : Non seulement elle parle sans arrêt, mais en plus, elle ne sait pas ce qu'elle dit. C'est ce qu'on appelle une vaine agitation.

L'oncle Gabriel sort.

- Antoine : Au secours !
- Victorine : Je me demande si je ne devrais pas suivre l'exemple de Monsieur Gabriel et m'économiser moi aussi. Je fatigue nettement. J'entends le banc qui me parle.
- Antoine : Victorine, cessez de dire des bêtises et aidez-moi. Je suis coincé.
- Victorine se baisse très bas pour regarder sous le banc.*
- Victorine : Monsieur Antoine ! Que faites-vous là-dessous ? Vous vous économisez, vous aussi ?
- Antoine : Victorine, allez-vous m'aider, oui ou non ?
- Victorine se redresse.*
- Victorine : Monsieur Antoine, vous me désobligez. N'ai-je jamais refusé d'aider quelqu'un ? C'est ma raison de vivre à moi, d'aider autrui.
- Antoine : Et bien, qu'attendez-vous ? J'étouffe.
- Victorine : Dites-moi d'abord ce que vous faites sous ce banc.
- Antoine : Victorine, vous me torturez. Je me repose, là !
- Victorine : Ne me prenez pas pour une oie, Monsieur Antoine. Il n'est pas dans l'habitude des gens d'aller se reposer sous le banc de ses voisins, surtout quand le voisin en question n'est pas son meilleur ami.
- Victorine tire sur les bras d'Antoine pour l'aider à sortir.*
- Victorine : Voulez-vous que je vous dise, Monsieur Antoine ? Vous n'êtes pas léger, léger. C'est curieux, d'ailleurs, parce, quand on vous regarde, surtout couché par terre comme ça, vous n'avez pas l'air si gros. Encore que... question estomac, le vôtre est bien là.
- Antoine : [se levant péniblement] Vous avez fini de détailler la marchandise, Victorine ?
- Victorine : Comme vous y allez, Monsieur Antoine... détailler la marchandise... je ne me permettrais pas, surtout qu'il n'y a pas que l'estomac qui soit intéressant.
- Antoine : Vous m'excuserez, mais il faut que je me sauve. Si l'autre fou me voit, qui plus est chez lui, je suis mort.
- Victorine : Ne craignez rien, Monsieur Antoine. Il s'économise. Il en a pour deux bonnes heures au moins.
- On entend le bruit d'une voiture qui arrive et de deux portes qui claquent.*
- Victorine : C'est pas croyable le trafic qu'il y a ici.

Scène 12 [Antoine, Victorine, Mme le Maire, le Curé, Léontine et Oncle Gabriel off]

Madame le Maire entre en trombe, suivie de Monsieur le Curé qui

trottine pour la suivre.

- Mme le Maire : Dépêchons, Monsieur le Curé ! Vous avez absolument tenu à ce que nous revenions faire une dernière tentative, je vous ai cédé... sans y croire le moins du monde.
- Le Curé : Madame le Maire, je m'époumone, je m'époumone. Nous devons agir chrétiennement, tenter de résoudre ce problème avec... avec charité, avant qu'un événement, comment dirais-je, définitif, ne rende nos efforts vains, mais remplisse nos cœurs de remord.
- Mme le Maire : Tiens, qui voilà ! Monsieur Antoine. Nous sommes probablement arrivés trop tard.
- Le Curé : Il me semble pourtant bien vivant.
- Mme le Maire : C'est que l'autre est mort. Un peu de logique, Monsieur le Curé.
- Le Curé : [épouvanté, à Antoine] Mon fils, qu'avez-vous fait ?
- Antoine : Mon père, puisque décidément vous y tenez, je me suis cassé le dos.
- Le Curé : [décontenancé] Où donc ?
- Mme le Maire : [agacée] Mais enfin, Monsieur le Curé, suivez un peu la conversation. Où voulez-vous qu'il se soit cassé le dos ? Pas au ventre, tout de même.
- Le Curé : [vexé] Madame, vous maniez le quiproquo comme... comme...
- Mme le Maire : Comme vous le goupillon.
- Le Curé : Si vous voulez. Je voulais dire : " Comment avez-vous fait ça ? "
- Antoine : [regardant avec inquiétude vers la porte de la cuisine] Ce serait un peu long à expliquer.

On entend dans la maison un cri : " Salopard ! "

- Antoine : [affolé] Voilà, voilà ! Mille excuses, j'ai un rendez-vous urgentissime.

Antoine s'enfuit en courant par la porte côté jardin.

- Victorine : Moi, j'ai tout vu et je peux tout vous expliquer.
- Mme le Maire : Que faisons-nous, Monsieur le Curé ?
- Le Curé : Madame le Maire, si nous commençons à l'écouter, nous en aurons pour le reste de la journée.
- Mme le Maire : Vous ne me connaissez pas, Monsieur le Curé... Allez, Victorine, racontez !
- Victorine : Vous savez, Monsieur le Curé, que je ne me mêle jamais des affaires des autres...
- Mme le Maire : Pas de préambule inutile ! Contez, contez !
- Victorine : [commençant à se déstabiliser] Monsieur Gabriel avait fini de s'économiser.
- Le Curé : Il avait fini de quoi ?
- Mme le Maire : Monsieur le Curé ! Ne vous en mêlez pas, de grâce !
- Le Curé : [avec humour] La Grâce, Madame, est du ressort de l'Eglise, non de... non du vôtre.
- Mme le Maire : Dites donc, Curé ! Avec vos jeux de mots à bon marché, voudriez-vous insinuer des choses déplaisantes sur mon aspect physique ?
- Le Curé : Ho, ho ! Sachez, Madame, que votre aspect physique m'importe autant que... que rien du tout.
- Mme le Maire : [poussant son avantage] Et pourquoi devenez-vous rouge comme une pivoine ?
- Le Curé : Madame ! Un homme de foi mérite, mérite... un certain respect.
- Mme le Maire : C'est vrai ! Mais avouez que vous êtes agaçant.
- Le Curé : Je n'avoue rien, je n'avouerai jamais rien... surtout pas à une... à une...

- Mme le Maire : A une quoi ?
 Le Curé : A une personne fort honorable, mais qui ne contribue guère à l'encombrement de mon église.
 Mme le Maire : C'est ça ! [*Se tournant vers Victorine, avec brusquerie*] Et bien, ma fille, allez-vous vous décider à parler ?
 Victorine : C'est que je suis un peu décontenancée : c'est la première fois de ma vie que je n'arrive pas à en placer une.
 Mme le Maire : Nous vous écoutons en silence... n'est-ce pas Monsieur le Curé ?
 Le Curé : Moi, je veux bien, mais...
 Mme le Maire : Mais quoi ?
 Le Curé : Mais, je ne suis pas seul et je crains que tout le monde ne soit pas apte à écouter les autres.
 Mme le Maire : Qu'entendez-vous par là ?
 Le Curé : J'entends très exactement par là que, quand on vous demande quelque chose des dizaines de fois, on pourrait écouter et répondre.
 Mme le Maire : Mais enfin, de quoi parlez-vous encore ?
 Le Curé : Chaque fois que je vous demande une subvention pour réparer le toit de l'église qui fuit comme un énurétique², vous ne répondez jamais.
 Victorine : [*trépignant d'impatience et au bord des larmes*] Est-ce que je peux raconter mon histoire ?
 Mme le Maire : Nous ne faisons que vous attendre ! Décidez-vous !
 Victorine : [*très vite de peur d'être interrompue*] Donc, Monsieur Gabriel, après m'avoir traitée comme une moins que rien est allé s'économiser, puis il est sorti avec son fusil. Il est parti à la chasse...

Pendant les répliques suivantes, Victorine prend l'attitude de quelqu'un qui est atteint de la plus grande lassitude.

- Le Curé : [*avec un débit très lent*] A la chasse ? [*À Mme le Maire*] La chasse n'est-elle pas fermée ?
 Mme le Maire : Si vous voulez parler de la chasse aux naïfs, aux âmes simples prêtes à gober n'importe quoi, il me semble que vous n'avez pas besoin d'ouverture pour la pratiquer, Monsieur le Curé.
 Le Curé : [*outré*] Tandis que celle aux crédules n'est ouverte qu'en période d'élection, n'est-ce pas, Madame le Maire ? Après, on se moque des promesses faites comme de colin tampon.
 Mme le Maire : Le parti que je représente ne vous a jamais promis quoi que ce soit.
 Le Curé : Je dois le reconnaître et ce n'est pas à votre honneur. Je ne sais pas ce que représente votre parti, ou plutôt, je ne le sais que trop, mais moi, je représente les âmes qui aspirent à quelque chose de plus haut que le train-train quotidien dont vous vous occupez sans grand succès, d'ailleurs.
 Mme le Maire : Monsieur le Curé, je vous dois le respect.
 Le Curé : Certes.
 Mme le Maire : C'est une chance pour vous.
 Le Curé : [*très sur ses grands chevaux*] Serait-ce une menace ?
 Mme le Maire : Mais non, qu'allez-vous chercher là. [*Avisant Victorine*] Et bien, Victorine, vous la racontez votre histoire ou non ? Je n'ai pas que ça à faire.
 Le Curé : Moi non plus.
 Mme le Maire : Lui non plus.
 Victorine : [*au bord des larmes d'agacement*] Attention !... At-ten-tion !... Si vous me coupez encore une fois la parole, je ne raconterai rien... rien du

² Atteint d'énurésie : émission involontaire d'urine.

tout... nib de nib !

*Mme le Maire met son doigt devant sa bouche, regarde le curé et fait :
" Chut ! ". Même jeu du curé.*

Victorine : Il est donc parti à la chasse. Mais pas à n'importe quelle chasse... à la
chasse au salopard.

Le Curé : Je...

*Mme le Maire met son doigt devant sa bouche, regarde le curé et fait :
" Chut ! ".*

Victorine : Quand je dis " salopard ", il faut traduire par " Antoine ".

Mme le Maire : Vous...

Le curé fait " chut " à Madame le Maire.

Victorine : Monsieur Gabriel a réussi à coincer l'autre vers le petit bois et à le
rabattre par ici. D'après ce que j'ai compris, il s'en est fallu d'un cheveu
que le Gabriel fasse éclater la cervelle de l'Antoine.

Mme le Maire et le Curé : Nous... [*Ils se font mutuellement " chut ".*]

Victorine : Et puis alors... et alors... [*fondant en larmes bruyamment*] Avec vos
simagrées, je ne sais plus quoi dire. Depuis que je suis en âge de parler,
c'est la première fois qu'une chose pareille m'arrive.

Le Curé : [*très paternaliste*] Voyons, ma fille, ce n'est pas bien grave. Nous avons
tout compris.

Mme le Maire : Rentrez chez vous prendre du repos.

Victorine sort pendant la réplique suivante.

Victorine : [*comme si elle avait perdu la raison*] Je ne sais plus quoi dire. J'ai le
clapet collé. Je suis muette.

Le Curé : Pauvre fille !

Léontine : [*off*] Louis XIV, je t'ai déjà dit cent fois de n' pas avaler tout rond. Après, tu
as des crampes d'estomac.

Mme le Maire : Tssst ! Cette malheureuse femme qui vit avec son cochon !

Le Curé : " Beati pauperes spiritu. "

Mme le Maire : Je ne pensais pas à ce sens-là.

Le Curé : " Beati pauperes spiritu " signifie : " Heureux ceux qui savent se détacher
des biens du monde " et non " Heureux les pauvres en esprit " dans
l'acception : idiots ou stupides.

Mme le Maire : Cela revient au même. Dans le monde que nous connaissons, vouloir se
détacher des biens du monde confine à l'aliénation mentale.

Le Curé : Ho ! Madame le Maire ! Comment pouvez-vous dire ça ?

Mme le Maire : Monsieur le Curé, il y a des choses que beaucoup pensent, mais que
peu osent exprimer. Il y a des riches et des pauvres, des forts et des
faibles, des savants et des sots, des beaux et des laids. Les grands
principes du genre liberté, égalité, fraternité, n'y changeront rien.

Le Curé : Votre discours m'effraie. Heureusement, il y a la religion, la morale et
l'Etat pour corriger cela.

Mme le Maire : Fariboles ! Si les forts doivent protéger les faibles, il convient de leur
donner plus de pouvoir. Si les riches doivent subvenir aux besoins des
pauvres, il faut les rendre plus riches encore.

Le Curé : Mais ce que vous dites est horrible.

- Mme le Maire : La réalité peut déplaire, ça ne la modifie pas. Il est bon de bavasser sur les principes dont nous parlions pour satisfaire les pusillanimes, mais les gens de pouvoir doivent s'astreindre à renforcer la puissance des forts et à enrichir les nantis. C'est ce qui a toujours été fait, mais sans véritable passion. C'est ce qui a fait avancer le monde, mais sans assez d'ardeur.
- Le Curé : Madame le Maire, je me doutais un peu de ce qui se cachait réellement derrière vos beaux discours républicains. Vous m'avez avoué cela quasiment en confession et force m'est de vous pardonner. Voilà la réaction du prêtre confesseur. Voulez-vous celle du curé qui vit aussi dans le monde ? Vos propos me hérissent, ils sont le ferment malodorant des pires calamités. Et voulez-vous une confiance ? Aux prochaines élections, je ne voterai pas pour vous.
- Mme le Maire : Figurez-vous que je m'y attendais. J'ai perdu une voix, mais je me suis libérée de pensées secrètes qui, parfois, m'empêchent de dormir.
- Le Curé : L'idée qui sommeille est souvent plus dangereuse que celle qui fait agir.
- Mme le Maire : *[avec émotion]* Monsieur le Curé, m'aidez-vous à me débarrasser de ces idées que je ne peux chasser de mon esprit.
- Le Curé : Madame le Maire, j'accepte de bon cœur cette noble mission. Je serai à vos côtés comme... Tenez !... comme dans l'ancien temps où le chapelain suivait la Dame du château et si je parviens à modérer vos sentiments, peut-être, la prochaine fois, voterai-je quand même pour vous.
- Mme le Maire : *[toujours avec émotion]* Monsieur le Curé, je vous adore.
- Le Curé : Si vous le permettez, je prendrai cela comme un gage d'estime et non comme une déclaration d'amour.
- Mme le Maire : *[même jeu avec un peu d'amusement]* Monsieur le Curé ! *[Se reprenant avec peine]* Cela dit, il nous faut résoudre le problème concret qui se pose ici.
- Le Curé : Et nous ne le résoudrons pas dans l'urgence.
- Mme le Maire : Retirons-nous et réfléchissons-y.

On entend un nouveau cri venant de la cuisine : " Salopard ! "

- Le Curé : D'accord, mais dépêchons-nous... si l'autre cessait de s'économiser...
- Ils sortent rapidement côté jardin..*

Scène 13 [Jacques, Magali]

Magali entre prudemment, venant de la maison et suivie de Jacques.

- Magali : Je suis une rescapée. Si ton oncle m'avait vue chez lui, je serais, à cette heure, aussi vivante que de la chair à pâté.
- Jacques : Tu sais, l'oncle Gabriel, au fond, c'est un grand sentimental.
- Magali : *[ironique]* C'est en effet toujours l'impression qu'il m'a donnée. Si son fusil n'était pas enrayé, je serais orpheline.
- Jacques : Regarde ce que j'ai trouvé au grenier.
- Magali : Des vieilles paperasses ?
- Jacques : Oui, mais vieilles, vieilles. Ça doit dater de... Oh ! Et même bien plus.
- Magali : Tu y comprends quelque chose ?
- Jacques : Tiens, on dirait que ça raconte une histoire très ancienne...

Magali : Une jolie histoire ?

Jacques: Une sorte de contrat... “ D’icy, Seigneurie de Malivoine, fait par Adhémar Cuvier, viguier près la châtelanie du feu Sire de Malivoine, par devant Dame Isabeau, sa veuve et présentement Maîtresse de la dite Seigneurie et par devant de même Elie Bizot, chapelain attaché à la Dame en question, à l’octave de la fête de Saint-Rémi en l’an de l’Incarnation de Jésus-Christ 1612 ... ”

Magali : C’est beau !

Le rideau se ferme assez lentement pendant la réplique suivante.

Jacques: “ ... concerne le champ dit du Grand Saule, jouxtant la ferme de l’homme Jacquinot et de la femme Barbe. Le dit champ est donné au nommé Arnaud par grand mérite d’avoir... ”

PARTIE 2

Pendant un court entracte, le décor s'est transformé pour marquer une nouvelle époque [XVI^e siècle] et les acteurs ont changé de costume.

Scène 1 [Félicité, Jaquinot, Barbe]

Félicité : [off, depuis l'appentis] Charlemagne ! Laisse ton groin où il est, mon porc. M'en "vas" te desmaisonner vite fait si tu continues à m'escagasser.

Jaquinot sort de la maison en courant, suivi de Barbe tenant un bâton.

Jaquinot : Non, je t'en supplie, mon épousée, ne t'en va point me frotter de ce bâton.

Barbe : La bastonnade est le seul idiome qu'entende époux aussi sot que paresseux. [Montrant son bâton] Jaquinot, viens donc tâter de mon frerot.

Jaquinot : [reculant pour se mettre à l'abri] Femme Barbe, depuis nos épousailles, comme tu le sais fort bien, ne me nomme plus Jaquinot, mais Jehan : [épelant] J e h a n. [Coquet] Je trouve que Jehan grandit votre homme et sonne mieux.

Barbe : Sonne ce que veux, mais si le linge n'est point lessivé tout à l'heure, mon frerot saura te le faire resouvenir.

Jaquinot : Ce n'est point le fait du mari qui est le maître, d'asticoter la lingerie.

Barbe : Ha, le beau maître que voilà ! [Montrant le bâton] Celui-ci saura te rendre raison. Vas-tu faire ce que je dis ou dois-je le prier de te l'entrer au crâne ?

Jaquinot : [faussement badin] Et que dis-tu que je dois faire ?

Barbe : Tu le sais fort bien.

Jaquinot : Point m'en souviens !

Barbe : Que contes-tu là ?

Jaquinot : Pfuit ! Envolé comme pipistrelle à la nuit !

Barbe : Deviendrais-tu tout soudain oublieux des choses ?

Jaquinot : Il se peut.

Barbe : [perplexe] Comment me nomme-t-on ?

Jaquinot : Je le sais bien, vu que tu es mienne depuis des lustres. Je ne suis point fol. [Se moquant de Barbe] Ton nom n'a point changé... Suzanne.

Barbe : C'est celui de la voisine.

Jaquinot : Suzanne ?

Barbe : Si fait !

Jaquinot : Suis-je sot ! Ton nom... Jocelyne.

Barbe : [de plus en plus inquiète] Point !

Jaquinot : Louise !

Barbe : N'es-tu pas en train de me conter une fable ?

Jaquinot : Nenni !

Barbe : Attends céans.

Barbe entre rapidement dans la maison, côté cour. Jaquinot, croyant avoir trompé Barbe, se promène et s'approche de l'appentis.

Jaquinot : Félicité ! Ne veux-tu point sortir humer un air plus pur ?

Félicité sort à moitié.

Félicité : Ce n'est point l'air du vent qui me dérange, mais celui des gueux qui le corrompent.

Jaquinot : Comme tu y vas !

Félicité : A tous, je préfère la compagnie du porc Charlemagne qui ne me gonfle point la tête avec des discours oiseux.

Jaquinot : Pouah ! Tu pues plus que tas charongnier³.

Félicité : Voilà qui ne dérange pas mon compagnon.

Félicité rentre dans l'appentis. Barbe ressort de la maison avec un papier, une plume et un encrier.

Barbe : La mémoire t'en est allée ? Le sort est bon enfant. J'ai justement fait écrire un feuillet par Elie Bizot, le chapelain du château. J'attendais l'occasion, la voilà.

Jaquinot : [*amusé*] Si c'est ton vouloir.

Barbe installe Jaquinot sur le banc pour qu'il écoute.

Barbe : Il faut faire au gré de sa femme. Tu ne sais point lire, moi itou, mais me souviens du texte comme si l'avais écrit moi-même : tu m'obéiras, ne jamais me désobéiras, feras mon vouloir en tout temps.

Jaquinot : Hé ! N'entends point telles fadaises !

Barbe : Si ne le fais, [*montrant son bâton*] le fera sur ton dos.

Jaquinot proteste en silence à chaque nouvel article.

Barbe : Te lèveras toujours premier pour faire la besogne et pour chauffer au feu ma chemise. De nuit, si l'enfant se réveille, ainsi que fait, te lèveras pour le bercer, promener, porter, apprêter, parmi la chambre, sans moindre bruit pour ne point m'éveiller. Après, il te faudra boulanger, le four chauffer, laver les pots, plats et écuelles, mener la mouture au moulin, faire le lit quand me lèverai, mettre le pot au feu, tenir la cuisine nette, le ménage mettre en ordre, m'aider à tordre la lessive qu'auras faite... Après quoi, accomplir toutes tâches propres à l'homme, comme quérir le foin, labourer les champs, semer, sarcler, biner, billonner, retercer, quartager, et biloquer⁴.

Jaquinot : Ho ! Pour faire tout cela, ne me faudra-t-il point économiser ?

Barbe : T'économiseras quand pourra... Signe !

Jaquinot : Ne suis point sotte bête pour m'engager de la sorte.

Barbe : Signe ou te battrai plus que piastre.

Jaquinot : Ne puis signer, puisque ne sais écrire.

Barbe : [*levant son bâton*] Fais une croix, cela vaut tout autant.

Jaquinot : Voilà, voilà !

Barbe : La chose est faite. Au labeur, de suite !

³ charongnier : qui ne se compose que de charogne.

⁴ Billonner : méthode de labourage en billons ; retercer : donner un nouveau labour à la vigne ; quartager : donner un quatrième labour à la vigne ; biloquer : labourer profondément.

Jaquinot : C'est que me sens mollet. Il me faut commencer par l'économie.
Barbe : [hurlant] A l'ouvrage, sur l'heure, ou le garant du contrat [montrant le bâton] que voici t'en donnera lecture.

Jaquinot s'enfuit, poursuivi par Barbe brandissant son bâton. Ils entrent dans la maison.

Scène 2 [Le chapelain, Dame Isabeau, Arnaud, Barbe]

Isabeau entre côté jardin.

Le chapelain : Pardonnez-moi, Madame, ne vous ai point suivie de près.
Dame Isabeau : De toute façon, mon bon chapelain, votre mule peine à tenir le train de ma haquenée⁵.
Le chapelain : Ma mule a fait son temps, votre haquenée est jeune.
Dame Isabeau : Où voulez-vous en venir, chapelain ?
Le chapelain : Vous avez, Madame, une haquenée juvénile.
Dame Isabeau : Je ne saisis point le sens de votre propos, mon bon Elie, mais ne doute pas de sa pertinence. Il n'est pas dans mes habitudes de visiter les manants, mais il nous faut régler cette affaire que vous savez. Avez-vous bien fait mander le nommé Arnaud ?
Le chapelain : Si fait, Madame, Si fait ! Il ne saurait tarder.
Dame Isabeau : Il est de notre devoir de récompenser les actions qui nous servent, même si elles ont une odeur déplaisante... A propos d'odeur... ne sentez-vous point quelques relents malodorants provenant de cet apprentis ?
Le chapelain : C'est le logement du cochon, Madame.
Dame Isabeau : Fichtre ! Comment peut-on loger en pareil lieu ?
Le chapelain : Le cochon s'y fait, Madame.
Dame Isabeau : Je vous parle des manants qui siègent céans et non de cet animal repoussant.
Le chapelain : Il est des bestiaux plus recommandables que leurs maîtres.
Dame Isabeau : Est-ce pour moi que vous dites [prononcer : c'la] cela, chapelain ?
Le chapelain : Point du tout, Madame, Dieu m'en garde, mais l'action que vous allez mener ne me semble pas des plus chrétiennes.
Dame Isabeau : Quoi donc ? Quel est ce jugement ? Je dois reconnaissance à cet Arnaud qui tarde à venir et il faut bien que je prenne ici pour donner là.
Le chapelain : Votre pouvoir est absolu, Madame, mais je sens que les disputailles ne sont pas prêtes de s'éteindre.

Arnaud entre.

Arnaud : Pardonnez, Madame, de vous avoir fait attendre. Mon char s'est embourbé.
Dame Isabeau : Sachez qu'une Dame, châtelaine de Malivoine, n'a point dans ses habitudes d'attendre le bon vouloir d'un manant.
Arnaud : Manant, manant... comme vous y allez ! J'avais demeure au bourg et si ne suis point noble, ne compte pas pour rien.

⁵ Jument ou petit cheval utilisé par les dames.

Le chapelain : [à *Isabeau*] Le Sieur Arnaud est, à peu de choses près, bourgeois de Malivoine.
 Dame Isabeau : Manant ou bourgeois, tous me doivent respect.
 Le chapelain : A moi aussi !
 Dame Isabeau : Comment cela, à vous aussi ?
 Le chapelain : Vous êtes maîtresse des biens, le suis des âmes. Et que comptez-vous de plus, les biens ou les âmes ?
 Dame Isabeau : La différence est que je peux vous faire pendre, mais que l'inverse n'est point vrai. Mais ne sommes point là pour baliverner. Holà ! Quelqu'un !

Barbe sort de la maison en courant.

Barbe : Mon Dieu, mon Dieu ! Voilà notre Dame céans.
 Dame Isabeau : Où est le maître du logis ?
 Barbe : Point visible, noble Dame.
 Dame Isabeau : Qui le remplace ?
 Barbe : Votre servante.
 Dame Isabeau : Tu feras donc ce message à ton mari. L'homme que vois...
 Barbe : Arnaud ?
 Dame Isabeau : Si fait !... a perdu sa maison du bourg dans l'incendie. Sa ferme n'est que ruines. C'est un bon et loyal sujet.
 Barbe : [stupéfaite] Lui ?
 Arnaud : Hé ! Qui a révélé que le Thibaut du pont ne déclarait pas juste quantité de blé porté au moulin ?
 Dame Isabeau : [à *Barbe, d'un air détaché*] Lui !
 Arnaud : Qui a signalé que le Thomas de l'église ne faisait point toutes corvées ?
 Dame Isabeau : [à *Barbe, d'un air détaché*] Lui !
 Arnaud : Qui a caponné que Mauriçon trichait sur la dîme ?
 Dame Isabeau : [à *Barbe, d'un air détaché*] Encore lui !
 Arnaud : Qui a dénoncé le dit Mauriçon qui ne payait point la gabelle ?
 Dame Isabeau : [à *Barbe, d'un air détaché*] Toujours lui !
 Arnaud : Qui a fait assavoir que le même Mauriçon fraudait sur la taille ?
 Dame Isabeau : [à *Barbe, d'un air détaché*] Lui de même ! Voilà donc bien fidèle sujet et de ce fait ai décidé de le reloger.
 Barbe : Où donc ?
 Dame Isabeau : Ici même.
 Barbe : Chez nous ?
 Le chapelain : Ma fille, ce logis n'est-il point vôtre ?
 Barbe : Mais... l'Arnaud et le Jaquinot sont comme chien et chat.
 Le chapelain : Ne voit-on pas chien et chat vivre de connivence ?
 Barbe : Ils vont s'entretuer !
 Arnaud : Quant à moi, ne veux exterminer personne et n'ai point eu cette idée de loger ici.
 Dame Isabeau : [hautaine] Ce que je décide ne souffre point de discussion.
 Le chapelain : Voilà qui est juste.
 Dame Isabeau : Qu'entendez-vous par là, chapelain ?
 Le chapelain : [troublé comme quelqu'un pris en faute] Ce que je dis : vous êtes la Dame de Malivoine et il convient de vous obéir.
 Dame Isabeau : Vous êtes dans le vrai, chapelain. [À *Barbe*] Encore un mot ! Pour prix de services rendus, ai donné à Arnaud le champ dit du Grand Saule.
 Barbe : Celui qui jouxte notre logis.
 Dame Isabeau : Celui-ci.
 Barbe : Quand Jaquinot va apprendre ça, ne sais ce qui va se passer.
 Dame Isabeau : Ceci est ma décision. Il ne se passera rien ou alors, ton Jaquinot ira se

balancer au gibet. Tu lui tiendras bien tout dans le détail quand s'en retournera des champs.

Barbe : Il n'est point aux champs.

Dame Isabeau : Peu m'en chaut. Me retire et vous laisse régler autres détails. Néanmoins, il m'apparaît que pourriez avoir besoin d'un conseil désintéressé. Vous laisse le chapelain. Mon bon Elie, à vous revoir.

Isabeau tourne les talons et sort côté jardin.

Barbe : Arnaud, pose-toi sur ce banc et n'en bouge sous aucun prétexte. Monsieur le Chapelain, venez parler à Jaquinot. Êtes-vous armé ?

Barbe et le chapelain vont pour entrer dans la maison, côté cour.

Le chapelain : Barbe ! Un homme de foi ne porte point d'arme.

Barbe : Pas la moindre rapière, marprime, pointeau, tamponnoir ⁶ ?

Le chapelain : Point !

Barbe : Pas de badelaire, de brette, de colichemarde, de coutille, d'estramaçon, de flamberge, de palache, de plommée ⁷ ?

Le chapelain : Point te dis-je.

Barbe : [d'un ton très dramatique] Alors, Monsieur le Chapelain, que Dieu vous ait en sa sainte garde !

Le chapelain : [très inquiet] Pourquoi me dis-tu ça ?

Barbe et le chapelain entrent dans la maison.

Arnaud : Ne vais point rester céans à attendre réaction de fol Jaquinot.

Arnaud sort côté jardin.

Scène 3 [Barbe, Jaquinot, Félicité, le chapelain]

Jaquinot entre portant une grande panière emplie de linge. Barbe le suit.

Barbe : Hâte-toi, fainéant ! Il te faut m'aider à tordre le linge, avant que d'aller tiercer ⁸ la vigne, comme stipulé dans le contrat que tu as signé.

Jaquinot : Il eût mieux fallu se rompre les deux bras.

Barbe : Que baragouines-tu dans ta barbe ?

Ils commencent à tordre le linge.

Jaquinot : Ma Barbe, c'est toi, mais ne ferai pas de mots grivois sur ce que tu as dit.

Barbe : Et qu'ai-je donc dit ?

Jaquinot : " Que baragouines-tu dans ta barbe ? "

Barbe : Vilain maraud ! Tu as l'esprit contourné comme pied de vigne.

⁶ Synonymes de poinçon

⁷ Synonymes d'épée.

⁸ Donner un troisième labour.

Un temps pendant lequel ils tordent le linge.

Jaquinot : Pourquoi Diable, le chapelain est-il dans notre maison, devant l'âtre, à ne point bouger comme s'il était de pierre ?
 Barbe : Il imite certain et s'économise avant de s'en retourner.
 Jaquinot : Ah bon ?

Par jeu, ils commencent à tirer sur le linge.

Barbe : Ne tire point si fort, mon Jaquinot, m'en vais lâcher prise.

Jaquinot tire encore un bon coup. Barbe lâche le droit, perd l'équilibre et disparaît en reculant et en hurlant dans l'appentis.

Félicité : [off] Aïe, ho ! Que faites-vous, Maîtresse ? Vous avez manqué écraser ce pauvre Charlemagne.
 Barbe : [off] Au secours ! Suis coincée dans l'auge du cochon !
 Félicité : [même jeu] A-t-on idée de s'asseoir ainsi dans l'écuelle des gens ? [Elle sort] Mon bon Maître, il vous faut prêter main forte. Notre maîtresse est clavetée comme tenon en mortaise.
 Barbe : [off] A l'aide !
 Jaquinot : [fort pour que Barbe entende] Ceci n'est point prévu dans notre accommodement.
 Félicité : Quoi donc ?
 Jaquinot : Il n'est point écrit dans mon contrat de désenclaver Dame Barbe de l'auge au cochon.
 Barbe : [off] Mon Jaquot, ne sois point sot. Viens à mon secours !
 Jaquinot : Que nenni !
 Barbe : [même jeu] Je t'en supplie, j'étouffe tant cela pue.
 Jaquinot : Je ne puis !
 Félicité : Un peu de bon sens, mon Maître.
 Jaquinot : Un acte est un acte. Celui-ci est scellé de ma croix. Ne puis m'en dédire.
 Barbe : À moi ! Je défaille.
 Félicité : Un contrat n'est que papier. Il peut se défaire.
 Jaquinot : Ça, j'y consens à condition que Barbe le veuille aussi.
 Barbe : Tout ce que voudras.

Le chapelain sort de la maison, craintif et hésitant.

Jaquinot : Or donc, voici le chapelain. On dirait la chose écrite par un écrivillon de comédie. Il tombe céans à merveille.
 Le chapelain : Jaquinot, tel accueil est rare de ta part.
 Jaquinot : Si fait ! Ne suis point chaud pour les ratichons, ni grand mystagogue⁹, mais ai besoin de vous. Posez-vous sur le banc, ne bougez point.

Jaquinot va chercher le feuillet, la plume et l'encre.

Barbe : Au secours, le porc s'agite.
 Félicité : [mettant la tête dans l'appentis] C'est qu'il a faim et que vous voilà vautrée dans sa pitance.

⁹ Ratichon : curé [populaire et péjoratif] ; mystagogue : qui initie aux mystères sacrés. Ces mots sont employés ici pour leur consonance amusante.

Barbe : À l'aide ! Il mange mon habit.
Félicité : Voilà qui est fâcheux. Vous allez prendre froid.
Le chapelain : [*inquiét*] Que se passe-t-il ?

Jaquinot revient.

Jaquinot : Tenez le feuillet, corrigez et écrivez le nouveau.
Le chapelain : Je n'entends rien à tout cela.
Jaquinot : On ne vous demande pas d'entendre, mais d'écrire. [*Fort, à Barbe*] Ne ferai plus la lessive ?
Barbe : C'est dit.
Jaquinot : Ne me lèverai plus quand le poupard couinera ?
Barbe : Cochon qui s'en dédit.
Félicité : Laissez Charlemagne en dehors de l'affaire.
Jaquinot : N'aurai-je de tâches que celles dévolues naturellement à l'homme de la maison ?
Barbe : Si fait !
Jaquinot : Il faut adjoindre un article.
Barbe : Quel ?
Jaquinot : Attends ! Monsieur le Chapelain, avez-vous bien tout noté ?
Le chapelain : Certes, mais...
Jaquinot : Ecrivez donc ceci : " Devra s'économiser tant qu'il jugera nécessaire. "
Barbe : J'en suis d'accord, mais hâte-toi !
Jaquinot : Félicité, porte-lui le feuillet. Qu'elle y fasse aussi sa croix, l'odeur m'insupporte de trop.

Félicité s'exécute. Elle ressort de l'appentis.

Félicité : C'est fait.

Jaquinot s'assied et ne bouge plus.

Barbe : Et bien, viens me sortir de là.
Jaquinot : Impossible !
Barbe : Quoi encore ?
Jaquinot : Je m'économise.
Barbe : Cet homme est un monstre.
Jaquinot : Je plaisante, me voici !
Le chapelain : Pourrait-on m'expliquer...

Jaquinot entre dans l'appentis.

Félicité : Surtout, ne dérangez pas le cochon.
Barbe : Tire donc !
Jaquinot : C'est que tu pèses ton poids et que tu es chevillée à l'auge.
Barbe et Jaquinot : Ho, hisse !

On entend un remue-ménage dans l'appentis. Jaquinot en sort épuisé, suivi de Barbe, la robe déchirée et souillée.

Le chapelain : Ma pauvre fille, dans quel état !
Barbe : [*à Jaquinot*] Va sur l'heure chercher une robe et préparer la cuve pour la lessive.
Jaquinot : Je ne puis.

Barbe : Pourquoi ?
Jaquinot : Ce n'est point dans mon contrat.
Barbe : J'entends cela et dois faire contre fortune bon cœur. Dans un certain sens, ne suis point fâchée de retrouver un homme avec du caractère.

Barbe entre dans la maison, suivie de Jaquinot.

Jaquinot : Ne suis point fâché non plus de voir que tu as recouvré la raison.

Félicité entre dans l'appentis.

Félicité : Charlemagne, mon doux cochon, nous revoilà en paix... Mais quelle idée d'aller s'asseoir dans l'écuëlle des gens !

Scène 4 [Le chapelain, Gautier, Félicité, Jaquinot off]

Le chapelain reste seul.

Le chapelain : N'ai rien pu dire à ce Jaquinot sur son nouveau voisin. Voilà un homme qui passe de l'insouciance à la fureur et de la colère à l'apathie comme eau sous le pont en temps incertain. Un moment il vit, l'autre il est comme mort. Le voici qui tempête, le voilà qui badine.

Gautier sort de la maison.

Le chapelain : Ah, mon bon Gautier ! Toi qui es neveu de ton oncle...
Gautier : C'est sage parole !
Le chapelain : [*inquiët*] Si fait ! J'ai mission d'apprendre à Jaquinot que Dame Isabeau lui a pris le champ du Saule pour le donner à Arnaud.
Gautier : [*stupéfait*] Non !
Le chapelain : [*de plus en plus inquiët*] Dis-moi : quand la rage le prend, est-il homme à brutaliser quiconque ?
Gautier : C'est grand miracle qu'il ne l'ait point encore fait.
Le chapelain : [*toujours plus inquiët*] Serait-il possible qu'il assomme autrui... définitivement ?
Gautier : Quand la raison le fuit, l'issue est incertaine.

Pendant les répliques suivantes, le chapelain se dirige vers la sortie côté jardin, très emprunté, très hésitant.

Le chapelain : [*mentant avec un débit rapide*] Ho ! Il m'en souvient : dois être sur l'heure à la chapelle pour... pour être à la chapelle. Il m'en coûte, mais, n'est-ce pas, le devoir devance le plaisir, comme dit... comme dit celui qui l'a dit. Gautier, il me faut te quitter à contrecœur, parce que dois être... dois être...
Gautier : Devez être à la chapelle.
Le chapelain : Le fait est ! Comment le sais-tu ?
Gautier : Quelqu'un me l'aura dit.
Le chapelain : Bon... voilà... alors... m'en vais.
Gautier : [*amusé et très calme*] Ne pouvez.
Le chapelain : Ne puis ?

Gautier : Ne pouvez.

Le chapelain : Et pourquoi, je te prie ?

Gautier : Dame Isabeau vous a confié mission de raisonner l'oncle Jaquinot. Jusqu'à cette heure, ne l'avez point accomplie.

Le chapelain : On ne peut point faire ce qui n'est pas faisable, comme de raisonner celui qui est insensé.

Gautier : On dit du caractère de Dame Isabeau qu'il est assez rude et qu'elle n'apprécie guère qu'on lui désobéisse.

Le chapelain : [*catastrophé*] Voilà qui est vrai.

Gautier : Ne pouvez donc partir avant la fin de votre ambassade.

Le chapelain : Seigneur ! Moi qui rêvais d'une petite vie bien paisible, sans fol souci. Ne me crois pas sans force d'âme... mais couler des jours tranquilles, faire ses petites prières sans se presser, dire sa messe sans foule pour vous ouïr... et il me faut affronter ce dément.

Gautier : Vous saurez prendre sur vous.

Le chapelain : [*faussement ragaillard*] Gautier, tu parles d'or. Si Dieu veut que j'affronte les pires dangers, le ferai pour sa gloire. Si ma suzeraine veut que je réalise l'impossible pour elle, le ferai pour éviter le pilori. Quand ce Jaquinot de malheur se montrera, resterai droit et immobile comme roc. S'il avance sur moi, ne céderai en rien. L'impressionnerai tant, qu'il lui faudra bien se calmer.

Gautier : Voilà qui est parlé !

Depuis la cuisine :

Jaquinot : [*off*] Rossard !

Le chapelain s'affole, court à gauche et à droite, s'enfile dans l'appentis.

Gautier : Non ! Monsieur le Chapelain, point là !

Félicité : [*off*] Quel honneur ! Le chapelain ! Venez bénir le cochon ? Charlemagne, à genoux.

Le chapelain : [*off*] Taisez-vous, ma fille !

Félicité sort de l'appentis.

Félicité : Les laisse en tête à hure. Voilà-t-il pas que le chapelain va confesser le cochon.

Gautier : Ne les dérange point. Je vais voir ce qu'il advient de l'oncle.

Gautier entre dans la maison, côté cour.

Félicité : C'est grande chose : un chapelain et un porc face à groin. Il est quelqu'un sur cette terre pour entendre que, souventes fois, cochon vaut mieux que bougre d'humain et que l'âme de l'homme est toujours si noire, qu'il en faut bien d'autres, dans la création, pour emplir le paradis. Si c'est hérésie de dire que mon cochon a une conscience, pourquoi donc le chapelain le confesse-t-il ? Peut-on pêcher si l'on n'a point d'âme ?

Gautier sort de la maison.

- Gautier : C'est à n'y rien comprendre, oncle Jaquinot est retombé dans l'économie, ce qui ne présage rien de bon quand en sortira... Félicité, le chapelain est-il parti ?
- Félicité : Point du tout ! Il confesse Charlemagne.
- Gautier : *[mettant la tête dans l'appentis et la retirant aussitôt]* Pouah, quel pestilence ! *[Même jeu]* Monsieur le Chapelain, pouvez ressortir. Jaquinot n'est point éveillé.

Le chapelain sort de l'appentis.

- Gautier : Monsieur le Chapelain, vous voilà parfumé comme charogne en décomposition.
- Félicité : Charlemagne est bon comme un saint cochon, Monsieur le Chapelain de même dans son office. Les voilà donc tous deux en odeur de sainteté.
- Le chapelain : Félicité, l'occasion ne vous permet point le blasphème.
- Félicité : Il n'y a point de blasphème à reconnaître la qualité des gens. En outre, ne vois quelle affaire vous faites avec l'odeur. Moi, je ne sens rien.

Félicité entre dignement dans l'appentis.

- Le chapelain : M'en vais de ce pas me changer.
- Gautier : Ne pouvez.
- Le chapelain : Tu ne vas pas me rebattre les oreilles avec cette histoire de devoir à accomplir.
- Gautier : Si fait !
- Le chapelain : Ne puis demeurer en cet état.
- Gautier : Le pouvez à condition de vous tenir à distance des gens. Venez vous asseoir sur ce banc, ai demande à vous faire.

Le chapelain va s'asseoir en reniflant une manche, puis l'autre.

- Le chapelain : Que veux-tu donc ?
- Gautier : N'êtes pas fort expérimenté dans les choses de l'amour...
- Le chapelain : Détrompe-toi, Gautier. Nul n'est besoin de pratiquer les choses pour en connaître tous ressorts par expérience des autres.
- Gautier : Comment ?
- Le chapelain : J'en ai ouï toutes facettes en confession et pourrais écrire là-dessus un traité des plus convaincants.
- Gautier : Le problème qui me taraude est cetuy-ci : est-il canoniquement et moralement normal qu'un homme, certes encore fort bien tourné, mais plus damoiseau depuis longtemps, soit aimé par une jouvencelle de première jeunesse ?
- Le chapelain : Omnia vincit amor ¹⁰ .
- Gautier : Certes, mais encore ?
- Le chapelain : L'amour triomphe de tout.
- Gautier : J'entends bien, mais est-ce soutenable du point de vue de la morale ?
- Le chapelain : L'amour n'est jamais immoral. La luxure, oui.
- Gautier : Mais pensez-vous que l'homme dont nous parlons a le droit d'aimer lui aussi ?
- Le chapelain : Mon pauvre ami ! Si tu lisais plus souvent la Bible, puisque tu es clerc, tu

¹⁰ L'amour triomphe de tout. Virgile. *Eglogues*, X, 69.

- saurais qu'on n'y compte plus les patriarches pourvus de jeunes épousées. Si nous ne pouvons suivre leur exemple, il faut se faire infidèles.
- Gautier : Vous ne pouvez assavoir, mon bon Chapelain, à quel point vos paroles sont un baume sur mon cœur.
- Le chapelain : [coquin] Cet homme dont tu m'entretiens, ne se nommerait-il point Gautier ?
- Gautier : Nenni !
- Le chapelain : Si amour n'est point pécher, mensonge l'est assurément. Cet homme enamouré, le connais-tu ?
- Gautier : Oui !
- Le chapelain : Le connais-tu bien ?
- Gautier : Fort bien.
- Le chapelain : Le connais-tu aussi bien que toi-même ?
- Gautier : [rougissant] Si fait !
- Le chapelain : Je repose donc ma question : se nomme-t-il Gautier ?
- Gautier : [dans un souffle] Oui !
- Le chapelain : [très intéressé] Et la demoiselle, serait-ce l'Henriette de l'Arnaud ?
- Gautier : Ne puis le dire.
- Le chapelain : Par ignorance ou par discrétion ?
- Gautier : Par discrétion.
- Le chapelain : C'est donc bien elle. [Exagérément dramatique] Mais, malheureux, comment peux-tu avoir espoir dans une idylle entre parents des plus grands ennemis du monde ? Comment peux-tu songer un instant qu'Arnaud et Jaquinot pourraient consentir à cela ?
- Gautier : [très tristement] Ne puis.
- Le chapelain : Mon pauvre Gautier, je te plains.
- Gautier : S'il n'est pas d'autre clef à l'affaire, l'enlèverai.
- Le chapelain : Serez honnis où que vous alliez.
- Gautier : Le sais et voilà mon désespoir.
- Le chapelain : Allons, Gautier, haut les cœurs ! " Sublata causa, tollitur effectus ¹¹ ". Entends-tu cela ?
- Gautier : Suis clerc, l'avez dit vous-même, mais ne saisis pas où me mène " la cause supprimée, l'effet disparaît ". Vous ne songez point à ce que je cesse d'aimer Henriette ?
- Le chapelain : Point du tout, car " contraria contrariis curantur ¹² " et par conséquent la cause est préservée, si l'effet demeure. Ce qui veut dire qu'il suffit d'attendre que haine des pères s'estompe pour qu'amour des enfants fleurisse.
- Gautier : Mais il faudra des siècles pour cela !
- Le chapelain : Plutarque a dit : " La patience a beaucoup plus de pouvoir que la force. ¹³ "
- Gautier : Vous ne m'aidez guère.
- Le chapelain : Aide-toi, le ciel t'aidera.

Gautier sort.

¹¹ La cause supprimée, l'effet disparaît.

¹² Les contraires se guérissent par les contraires. Maxime de médecine classique.

¹³ Plutarque : Vie de Serorius.

Scène 5 [Le chapelain, Jaquinot, Arnaud]

Le chapelain reste seul.

Le chapelain : Elie, mon fils ! Que m'arrive-t-il, je déparle. Ne puis être mon propre fils. C'est habitude de langage ecclésiastique. Elie... c'est moi ! Ton heure est venue, celle de ta gloire ou celle de ta perte. Il n'y a plus âme qui vive pour te sauver à part celle de Félicité qui ne compte guère et celle du cochon dont on ne sait si elle compte ou non.

Jaquinot sort de la maison. Il ne voit pas tout de suite le chapelain.

Jaquinot : [satisfait] Ah ! Me suis bien économisé. Je sens énergie qui me déborde de partout.

Le chapelain : [à part, terrorisé] Saint Jérôme, mon bon patron, venez à mon secours ! Mieux vaut s'adresser directement au patron en telle circonstance : Seigneur Jésus, ayez-moi en votre sainte garde.

Jaquinot : [apercevant le chapelain, ton avenant] Or donc qui est encore céans ? Monsieur le Chapelain. C'est décidément grand honneur pour un modeste logis.

Le chapelain : Si fait, si fait !

Jaquinot : Ne me direz point qu'êtes là par hasard ?

Le chapelain : Nenni, nenni.

Jaquinot : Quel est donc le bon vent qui vous mène ?

Le chapelain : Plutôt tempête.

Jaquinot : Plaît-il ?

Le chapelain : Ai reçu mission auprès de vous.

Jaquinot : [toujours charmant] Quel honneur ! Et... l'objet en est... ?

Le chapelain : [de plus en plus terrorisé] L'objet... l'objet est bel et grand.

Jaquinot : Soit, mais alors... le sujet ?

Le chapelain : [même jeu] J'ai annonce à vous faire.

Jaquinot : Et bien... faites, Chapelain, faites !

Le chapelain : [même jeu] C'est que... la chose est ardue.

Jaquinot : [commençant à s'inquiéter] Est-ce nouvelle funeste ?

Le chapelain : Nenni, nenni, point funeste... cela dépend pour qui.

Jaquinot : Chapelain, commencez à m'inquiéter. Dites, je vous prie.

Le chapelain : [se lançant, donc très rapidement] Dame Isabeau a donné votre champ qui jouxte votre mur, dit du grand Saule, à quelqu'un et a, de surcroît, décrété que le dit logerait chez vous.

Jaquinot : Pardonnez-moi, Chapelain, n'entends rien à ce que dites. Parlez plus clair.

Le chapelain : [à part] Ce supplice durera-t-il encore ? Qu'il me trucidé sur l'heure !

Jaquinot : [un peu plus agressif] Il suffit, Chapelain, dites ce qu'avez à dire. Vous m'énervez.

Le chapelain : Non, non, non ! Ne vous énervez point, n'y suis pour rien. Dame Isabeau a donné votre champ qui jouxte votre mur, dit du grand Saule, à quelqu'un et a, de surcroît, décrété que le dit logerait chez vous.

Jaquinot : [d'un ton "énorme"] Quoi ? Qu'osez-vous proférer ici même ?

Le chapelain : [se faisant de plus en plus petit] Croyez bien, Jaquinot, que je démontrai

fort judicieusement à Dame Isabeau que ce n'était point bonne idée. Oh, non, alors, point bonne du tout.

Jaquinot : [de plus en plus terrifiant] Mais savez-vous, Chapelain, que moult messagers furent occis pour moins que cela ?

Le chapelain : Ha oui ! Le sais... justement... le sais.

Jaquinot : Et qui est ce quelqu'un à qui échoit mon champ ?

Le chapelain : [d'une voix très faible, susurrée] Arnaud.

Jaquinot : [hurlant] Qui donc ?

Le chapelain : [un tout petit peu plus fort] Arnaud.

Jaquinot : Arnaud, le maraud ?

Le chapelain : [même jeu] Si fait.

Arnaud entre sans voir Jaquinot. Celui-ci l'aperçoit et opère un mouvement tournant pour lui couper la retraite.

Arnaud : [très à l'aise] Monsieur le Chapelain, quelle bonne surprise !

Le chapelain : [entre ses dents] La surprise sera pire que croyez.

Arnaud : Que dites-vous ?

Le chapelain : Rien, rien du tout.

Arnaud : Tout va bien, puisque le fol n'est point là.

Le chapelain montre l'arrière d'Arnaud en essayant de lui faire comprendre la présence de Jaquinot.

Arnaud : Qu'avez-vous donc, Monsieur le Chapelain, avez-vous attrapé la gale à vous trémousser de la sorte ?

Même jeu du chapelain.

Arnaud : Voilà une danse fort plaisante, mais que signifie-t-elle ?

Jaquinot : [terrifiant] Rossard ! Qu'oses-tu faire céans ?

Arnaud : Ah ! Le fol !

Jaquinot : [d'un ton très doux] Sais-tu ce qu'on nomme boudin ?

Arnaud : [toute petite voix] Oui...

Jaquinot : [à nouveau terrifiant] C'est ce que tu seras quand en aurai fini avec toi.

Le chapelain : [tentant de s'interposer] Jaquinot, montrez un peu de tolérance.

Jaquinot : [au chapelain] Ne vous entremêlez point de ce qui ne vous regarde pas. [À Arnaud] Hélas, n'ai pas mon hachoir avec moi, sinon commencerais sur l'heure.

Le chapelain : [toujours tremblant] Allez donc le quérir !

Jaquinot : Pour que le félon prenne le large ? Me prenez-vous pour niais ?

Le chapelain : Nenni, nenni, le garderai ici.

Jaquinot : Le jurez ?

Le chapelain : Heu... si fait.

Jaquinot : Prenez garde, Chapelain, si n'est point là quand reviendrai, ferez le boudin à sa place.

Jaquinot entre dans la maison pour chercher le hachoir.

Le chapelain : [à Arnaud] Filez avant que ne revienne !

Arnaud : Chapelain, me sauvez !

Arnaud sort en courant côté jardin.

Le chapelain : Suis damné ! Ai juré et n'ai point tenu. De plus, vais commettre péché de mensonge.

D'un geste très théâtral, le chapelain s'assomme lui-même. Jaquinot revient avec le hachoir.

Jaquinot : [extrêmement furieux] Où est-il, le rossard ? [Avisant le chapelain] Le monstre a porté la main sur un homme d'Eglise. N'a ni foi, ni loi.

Le chapelain revient à lui.

Le chapelain : Aïe ! Ai la caboche en capilotade ¹⁴ !
Jaquinot : Le lâche rossard vous a rossé par traîtrise.

Le chapelain prend les deux mains de Jaquinot.

Le chapelain : Grand merci, l'avez dit à ma place. M' évitez grand péché. M'encours à la chapelle prier le Seigneur.

Le chapelain court et sort côté jardin. Jaquinot reste pensif et se dirige vers la maison.

Jaquinot : Aurais bien mangé du boudin, moi. Bah ! En ferai avec le cochon.
Félicité : [hurlant off] Ah non, alors !

Jaquinot entre dans la maison.

Scène 6 [Henriette, Suzanne]

Henriette et Suzanne entrent prudemment côté jardin. Henriette est désespérée, Suzanne guillerette.

Suzanne : Henriette, petite fleur des champs, quelle mine déconfite !
Henriette : C'est que j'aime et suis aimée de même.
Suzanne : [ironique] En voilà un grand malheur ! Ai même maladie et ne m'en porte pas plus mal... [coquine] bien au contraire.
Henriette : Ne comprends-tu pas que, dans mon cas, cet amour est impossible ?
Suzanne : Amour triomphe de tout.
Henriette : Au théâtre peut-être, mais dans la vie...
Suzanne : Qui donc est cet être inaccessible ?
Henriette : Lui ne l'est point, c'est son oncle qui lui sert aussi de père.
Suzanne : [très inquiète] Tu es fille d'Arnaud et tu essaies de me dire que tu aimes Gautier, neveu de Jaquinot ?
Henriette : Oui. Avant, mon père et son oncle ne s'aimaient guère, toujours à chercher la disputaille, maintenant, avec le champ du Saule, que Dame Isabeau a donné à l'un après l'avoir pris à l'autre, c'est pis : ils ne cherchent qu'à s'étriper de belle façon.
Suzanne : Telle est la solution à ton problème.

¹⁴ Dès le X^{IV}e, “ capilotade ” désigne une sauce épaisse à base d'herbes, d'œufs, d'ail et d'autres éléments.

Henriette : [pleine d'espoir] Quelle ?
 Suzanne : Il suffit d'attendre que l'un éventre l'autre.
 Henriette : Que me chantes-tu là ? Si Arnaud occit Jaquinot, le problème est certes réglé.
 Suzanne : Comme l'inverse aussi.
 Henriette : Tu déparles, Suzanne, Arnaud est mon père !
 Suzanne : Quelle horreur ! Je l'avais oublié.
 Henriette : Tu fais grand cas de ma famille !
 Suzanne : Je veux dire que j'avais oublié que cet Arnaud-ci était cet Arnaud-là.
 Henriette : [dépitée] Rien de résolu.
 Suzanne : [trionphante] J'ai une idée.
 Henriette : Quelle ?
 Suzanne : Arrangeons-nous pour que ce soit Arnaud qui pourfende Jaquinot.
 Henriette : Ce serait crime aussi grand que de le faire soi-même.
 Suzanne : J'ai une idée.
 Henriette : Encore ?
 Suzanne : Faisons de sorte que ni l'un ni l'autre n'extermine qui que ce soit, mais que loyal combat les conduise à la paix.
 Henriette : Je n'entends point où tu veux en venir.
 Suzanne : Moi non plus.
 Henriette : Comment cela ?
 Suzanne : Moi non plus. Ai la tête de l'idée, mais point la queue.
 Henriette : J'ai la clef.
 Suzanne : Toi ?
 Henriette : Tu as la tête et j'ai la queue. Trouvons deux pistolets¹⁵ !
 Suzanne : Si tu veux les acheter, il faudra plus qu'un pistolet chacun.
 Henriette : Je ne te parle pas d'argent, sois cailleterie, mais d'armes à feu.
 Suzanne : Henriette, ai quelque peine à te suivre. Tu ne veux point qu'ils s'entretuent, mais leur fournir armes à feu ?
 Henriette : Nous les aurons truquées avant.
 Suzanne : Comment cela ?
 Henriette : En coulant dans le canon force glu.
 Suzanne : Que se passera-t-il donc ?
 Henriette : Nous verrons bien.
 Suzanne : Où trouveras-tu deux arquebusettes¹⁶ ?
 Henriette : Mon père en a dans son grenier.
 Suzanne : Je cours les chercher et les asticoter comme il faut.
 Henriette : Va et m'occupe des autres... Cours !

Suzanne entre en courant dans la maison.

Scène 7 [Tous successivement]

Henriette joue les maîtres de cérémonie. Dame Isabeau entre, suivie du chapelain. Gautier sort de la maison.

¹⁵ Le mot " pistolet ", désignant une arme de poing, apparaît en 1565, de *Pistoia*, ville d'Italie où l'on fabriquait ces armes. L'arme appelée " pistole " avait un canon plus long. " Pistolet " désignait aussi une petite pièce de monnaie, littéralement " petite pistole ".

¹⁶ Ce mot est inventé.

Dame Isabeau : Si l'on ne m'avait point promis d'entertainment de qualité, ne serais onc venue céans.
 Le chapelain : On m'a dit, Madame, que vous ne le regretterez point.
 Dame Isabeau : Je l'espère, Chapelain... je l'espère... pour vous.
 Henriette : Dame Isabeau, c'est grand honneur pour nous que de vous voir céans.
 Dame Isabeau : Comme vous le dites, ma petite.
 Henriette : Il fallait une autorité supérieure à tous pour juger ce qui va advenir.
 Gautier : [à Henriette] Es-tu sûre de ton fait ?
 Henriette : A peu près, mon Gautier.
 Gautier : Fasse le ciel que l' " à peu près " soit " tout à fait " .
 Henriette : Un siège pour Dame Isabeau !

Gautier amène un haut tabouret, tandis que Barbe sort de la maison.

Dame Isabeau : Voilà un trône bien rustique.
 Henriette : Il n'en est point d'autre. Monsieur le Chapelain, mettez sur le banc avec Barbe, si le sexe dit faible ne vous effarouche point.
 Le chapelain : Point, point, point. Gare à vous, Barbe, peut-être vais-je vous séduire.
 Barbe : Monsieur le Chapelain, êtes fort avenant, mais point de mon goût. L'habit ecclésiastique est un frein aux épanchements ordinaires.
 Le chapelain : [très coquin] Croyez-vous, ma fille ?
 Henriette : Tous sont prêts ?... Mais non, quelqu'un fait défaut. Félicité !

Félicité sort de l'appentis. Tous se bouchent le nez.

Henriette : Félicité, mettez à senestre de Barbe.
 Barbe : Ah non ! Sur ma dextre, le chapelain pue assez.
 Henriette : Alors, il faut un siège pour Félicité.
 Félicité : Puis demeurer debout.
 Henriette : Nenni, nenni.

Gautier apporte un tabouret plus petit qu'il place à côté de Dame Isabeau. Félicité s'y installe. Suzanne sort de la maison. Pendant les répliques suivantes, elle passe en courant, s'arrête vers Henriette, lui montre les pistolets cachés dans sa robe et sort côté jardin.

Dame Isabeau : Quel étrange fumet ! C'est mélange de charogne, d'épices entêtantes et, pour tout dire, de merde fraîchement posée.
 Félicité : Le vent.
 Dame Isabeau : Que dites-vous, ma bonne ?
 Félicité : C'est le vent qui vient du marais.
 Le chapelain : Henriette, nous voici alignés comme au théâtre. Où sont les bateleurs ?
 Henriette : Ils y viennent, Monsieur le Chapelain, ils y viennent. Gautier, passe dans le logis chercher qui tu sais. Suzanne, fais de même dans le bosquet près de la source.

Suzanne et Gautier s'exécutent.

Henriette : Dame Isabeau, serez-vous d'accord d'authentifier ce que verrez ?
 Dame Isabeau : Et bien... Si fait !

Suzanne entre, côté jardin, en poussant Arnaud, Gautier fait de même avec Jaquinot, côté cour. En apercevant Arnaud, Jaquinot rugit de rage.

Gautier peine à la retenir. Arnaud se cache derrière Suzanne.

- Henriette : [parlant comme un héraut] Gente Dame, Monsieur le Chapelain, dames et sires...
- Félicité : Et Charlemagne, alors ?
- Henriette : ... et gentil cochon, allez assister, comme jadis, au jugement de Dieu ¹⁷.
- Le chapelain : Ma fille, je vous mets en garde contre le blasphème.
- Henriette : Monsieur le Chapelain, n'ayez crainte. [reprenant son ton de héraut] D'un côté, Jaquinot le preux, de l'autre Arnaud le hardi.

Derrière Suzanne, Arnaud fait " non " de la main.

- Henriette : Ils vont s'affronter en combat loyal sous l'œil du Seigneur pour déterminer quel a raison et quel a tort. [Sortant les pistolets de dessous sa jupe] Voici bonnes arquebuses, bien chargées, prêtes à trucidar l'un ou l'autre.

Même jeu d'Arnaud.

- Barbe : Par tous les saints, Henriette, as-tu perdu l'entendement ?

Arnaud fait " oui " de la tête.

- Dame Isabeau : Pour moi, je trouve la chose plaisante et donnerai raison au vainqueur.
- Gautier : Henriette, comment peux-tu songer à résoudre quoi que ce soit sur mort d'homme ?
- Suzanne : Laisse faire, Gautier. Henriette sait où elle va.
- Félicité : Tant qu'on ne touche pas au cochon, tout est bon.
- Dame Isabeau : J'ai une requête : qu'on se hâte. La puanteur en ce lieu me trouble l'esprit, encore un peu et vais défaillir.
- Félicité : Je vous le redis, notre Dame, c'est bien d'abord en votre esprit qu'est le problème, puisque, moi, je ne sens rien.
- Dame Isabeau : C'est, ma bonne, qu'avez les naseaux bouchés à l'étaupe.
- Henriette : [ton de héraut] Suzanne, viens, te prie, quérir les pistolets. Donne le premier à choisir à la main la plus innocente qui siège, si puis dire, qui siège ici.

Croyant qu'on parle d'elle, Dame Isabeau s'apprête à choisir un pistolet. Suzanne passe devant elle et les présente au chapelain.

- Le chapelain : Il n'est pas concevable qu'un homme d'Eglise se prêle à telle action.

Même jeu, mais Suzanne présente les pistolets à Barbe.

- Barbe : Es-tu folle, toi aussi, Suzanne ? Ne vais point choisir le feu qui pourrait occire mon Jaquinot.

Même jeu, mais Suzanne présente les pistolets à Félicité.

- Suzanne : Henriette a dit : " innocente ". Dans un certain sens, celui de l'entendement, Félicité l'est plus que tout autre. Félicité, choisis une

¹⁷ Le jugement de Dieu ou ordalie est largement en usage jusqu'au XI^e siècle et ne disparaît tout à fait qu'après sa condamnation par le IV^e concile de Latran, en 1215.

arquebuserie.
 Félicité : N'en ai rien à faire. Ne veux tuer personne, sauf celui qui ferait misère au cochon.
 Suzanne : Personne ne veut de mal à Charlemagne. Choisis, s'il te plaît.
 Félicité : N'aime point toucher ce genre d'ustensile.
 Suzanne : Alors, désigne-le.

Félicité avance son visage vers les pistolets, hésite longuement, et désigne l'un des deux avec son menton.

Arnaud : [voix chevrotante] Est-on bien sûr que les deux sont chargés ?
 Henriette : C'est certain.
 Jaquinot : [éruçant de rage] Pour moi, peu m'en chaut. Le massacrerai avec pistole vide.
 Arnaud : [même jeu] C'est qu'il a l'air très fâché.
 Suzanne : L'issue n'en sera que plus claire.
 Dame Isabeau : Ne pourrait-on activer ? L'infection me submerge.
 Félicité : C'est que manquez d'air.

Félicité remonte son tablier et s'en sert pour éventer Dame Isabeau.

Dame Isabeau : Quelle horreur ! Je pars en pâmoison.

Dame Isabeau s'évanouit. A part Suzanne et Arnaud, Gautier et Jaquinot, tous se portent à son secours.

Suzanne : Ces grandes dames sont bien fragiles.
 Gautier : La hauteur de leur naissance les a habituées à l'air des sommets.
 Barbe : Elle revient.
 Le chapelain : Ne faudrait-il point lui administrer quelques soufflets ?
 Félicité : Ce n'est point le soufflet de l'âtre qui lui redonnera vie, même s'il crache du vent.
 Le chapelain : Je ne parlais pas de ce soufflet-là. Je disais : ne faudrait-il point la souffleter d'importance... avec des calottes.
 Henriette : Personne n'oserait.
 Le chapelain : [concupiscent] Si c'est pour sauver Dame Isabeau, veux bien m'en charger.

Dame Isabeau se relève lentement.

Dame Isabeau : Chapelain, ai ouï tout ce que dites. M'en souviendrai... m'en souviendrai.
 Henriette : Que chacun place reprenne !
 Félicité : Pardon ! Pourrais-je changer de siège ? Le parfum dont la Dame s'inonde après matines¹⁸ m'incommode.
 Henriette : Fais comme veux, Félicité et ne nous importune pas avec des détails.
 [Reprenant son ton de héraut] Qu'Arnaud et Jaquinot soient placés dos à dos !

Suzanne traîne le malheureux Arnaud, Gautier a peine à retenir Jaquinot qui voudrait étrangler son adversaire.

¹⁸ Les matines étaient le premier service divin avant le lever du jour. La toilette de Dame Isabeau se faisait certainement plus tard.

Henriette : Donnez-leur les arquebusettes !
 Suzanne : Quelle à qui ?
 Henriette : Comment “ quelaqui ” ?
 Suzanne : Quelle arquebusette à quel tireur ?
 Henriette : Il est vrai que Félicité n’a désigné que l’arme. Arnaud, mon père, dites-moi chiffre entre un et cinq.
 Arnaud : [toujours terrorisé] Plaît-il ?
 Henriette : Dites chiffre entre un et cinq.
 Arnaud : Heu... quatre.
 Henriette : Vous n’y êtes point, il fallait dire trois. [Ton de héraut] Première arquebusette à Jaquinot.

Suzanne prend le pistolet des mains d’Henriette et le donne à Jaquinot. Gautier a toutes les peines du monde à l’empêcher de tirer à bout portant sur Arnaud. Suzanne va prendre l’autre pistolet et le donne à Arnaud qui commence à trembler comme une feuille.

Henriette : Que chacun s’éloigne de dix pas.

Henriette compte lentement jusqu’à dix. Suzanne doit pousser Arnaud, Gautier doit retenir Jaquinot qui veut se retourner pour tirer.

Henriette : Quand dirai : “ Feu ! ” Vous retournerez et tirerez. Prenez garde !... A la une... à la deux...
 Dame Isabeau : Attendez ! Il convient de préciser que le champ du Saule ira au survivant.
 Le chapelain : Cela coule de source, Madame.
 Dame Isabeau : Mais, il faut que la chose soit claire.
 Le chapelain : Elle l’est.
 Henriette : Bien ! Prenez garde !... A la une... à la deux...
 Le chapelain : Mais s’il n’y a pas de survivant ?
 Dame Isabeau : Chapelain, cessez d’interrompre. C’est agaçant.
 Le chapelain : Avant, c’est vous-même qui...
 Dame Isabeau : Chut !
 Henriette : [un peu agacée] Prenez garde !... A la une... à la deux...
 Dame Isabeau : Remarquez, chapelain, que votre question n’est point dénuée d’intérêt.
 Le chapelain : Ah ! Vous voyez !
 Jaquinot : Allez-vous enfin permettre que nous nous trucidions !
 Le chapelain : D’ordinaire, mon fils, nul n’est pressé de rejoindre l’au-delà, surtout que, dans votre cas, il sera plutôt en bas qu’en haut.
 Dame Isabeau : Je pourrais le garder dans le domaine seigneurial, mais ce serait mesquin. Il sera... il sera... je ne sais, mais il sera.
 Henriette : [elle parle plus vite dans l’espoir de ne pas être interrompue] Prenez garde ! A la une... à la deux...

Félicité éternue bruyamment. Tous la regardent avec désapprobation.

Félicité : C’est le vent qui me porte le parfum de Dame Isabeau, qui me titille le nez. Rien n’y puis-je. Ce n’est point chrétien que de vouloir masquer bouquets de la nature par fragrances artificielles.
 Henriette : A la une... à la deux... à la trois...
 Arnaud : Ne pourrait-on procéder d’autre sorte ? Moi, je veux bien lui rendre ce champ, à ce...
 Jaquinot : [extrêmement féroce] A ce quoi ?
 Arnaud : A cet ami très cher.

Dame Isabeau : On ne peut rendre ce qui a été donné par le seigneur du lieu.
Henriette : [très vite] A la une... à la deux... à la trois... feu !

Arnaud vise Jaquinot en essayant de se protéger, dans une posture très comique. Jaquinot tente aussi de tirer. Rien ne se passe. Chacun, frénétiquement, essaie de réparer son arme. Ils se remettent en joue en même temps. Henriette hurle : " Pan ! ". Les deux duellistes s'écroulent. Les spectateurs se lèvent.

Dame Isabeau : Sont-ils morts ?
Suzanne : D'un coup de sang, peut-être.

Suzanne aide Arnaud à revenir à lui. Gautier fait de même avec Jaquinot.

Jaquinot : L'ai-je occis ?
Gautier : Que nenni, mon oncle. Ne l'avez point touché.
Jaquinot : Suis-je blessé ?
Gautier : Pas le moins du monde. Vous avez défailli.
Jaquinot : [très vexé] Moi ?
Gautier : Si fait.
Jaquinot : [n'en revenant pas] Moi, Jaquinot ou plutôt Jehan, défailir !
Barbe : C'est toi, mon époux, qu'es plus capon que coq de combat. Il a suffi d'un mot d'Henriette pour t'envoyer dans les limbes.
Arnaud : Me suis-je mieux conduit ?
Suzanne : Tout pareil.
Arnaud : Ne suis donc point ridicule.
Suzanne : Si cela est, vous êtes deux.
Dame Isabeau : Voilà qui ne résout point notre problème.
Le chapelain : Il nous faut trouver solution.

Tous s'asseyent. Silence.

Félicité : Il suffit de recommencer avec bonnes arquebusettes.
Tous : [choqués] Félicité !
Félicité : Bon ! N'ai rien dit.

Silence.

Félicité : Pourrions demander avis bien docte du cochon.
Tous : [choqués] Félicité !

Silence.

Dame Isabeau : J'ai trouvé.
Le chapelain : Ceci ne m'étonne point de votre sagacité, Madame.
Dame Isabeau : Cessez de faire le flatteur, Chapelain. Il faut que ce maudit champ revienne au même.
Le chapelain : Ai peine à vous suivre.
Dame Isabeau : Il suffit donc de marier l'Henriette d'Arnaud avec Gautier qui héritera le bien du Jaquinot.

Henriette fait de grands signes à Gautier.

Jaquinot : Hein ? Mon neveu, épouser la fille de ce... de cet...

Henriette : Je ne sais ! Est-ce qu'il me convient, à moi, ce Gautier ?

Gautier : [*comprenant le jeu d'Henriette*] C'est qu'elle est bien jeune, cette Henriette, a fort peu de cervelle.

Henriette : Fort peu de cervelle ? Avez-vous regardé sous votre crâne, Monsieur le désagréable ?

Gautier : De plus, n'est guère avenante.

Henriette : Est déjà faisandé comme viande bien mûre.

Le chapelain : Sont faits pour être mari et femme : se chamaillent avant même la noce.

Arnaud : Ne suis point très chaud de voir ma brave Henriette épouser un sans le sou.

Dame Isabeau : Qui commande ici ?

Barbe : [*très maîtresse d'elle-même*] Jaquinot !

Jaquinot : Oui, da.

Barbe : Jaquinot, voilà des lustres que tu empoisonnes tout le monde avec ta folie, ta paresse et ton économie. Il faut que cela cesse. T'es montré plus poltron que poularde et n'as point de gloire à en tirer.

Jaquinot : Mais, Barbe...

Barbe : Point de mais ! Arnaud est ce qu'il est. Sa fille ne l'a point fait. La petite Henriette me plaît bien. Pour Gautier, est ton neveu, n'a plus de père et te doit obéissance. Ordonne-lui d'obéir à Dame Isabeau comme le ferait un homme digne de ce nom.

Jaquinot : Je ne sais...

Barbe : Tu le sais fort bien, sinon pourrais bien demander l'avis de mon frerot.

Jaquinot : Heu... Gautier, viens ça !

Gautier : [*aux anges*] Oui, mon oncle.

Jaquinot : Gautier ! Etant le frère de ton père qui, hélas, n'est plus, je dois veiller à ton établissement. Sur le conseil... éclairé de ta tante Barbe et surtout sur l'injonction de Dame Isabeau, qui, ne l'oublie pas, est notre maîtresse, t'enjoins... que cela te plaise ou non... d'épouser Henriette, fille de... fille de... fille de l'autre.

Gautier : Mon oncle, ne puis vous désobéir et donc y consens.

Suzanne : Arnaud, as-tu ouï ce que dirent ?

Arnaud : Oui, ma douce.

Suzanne : Or donc, hèle ta fille et fais de même.

Arnaud : Ma fille... au neveu de ce...

Suzanne : Et au trot !

Arnaud : [*très important*] Henriette, viens ça que je te parle.

Henriette : [*apparemment très soumise*] Oui, mon père.

Arnaud : Il faut que tu m'obéisses, puisque suis ton père qui faillit mourir tout à l'heure. Tu vas donc épouser le neveu de... [*comme s'il se fâchait*] Ne dis point non !... [*plus calme*] le neveu de Barbe.

Henriette : Mon père, uniquement pour vous plaire, j'y consens.

Barbe : Et pour sceller le contrat, il faut sur l'heure que vous vous donniez baiser d'union.

Henriette et Gautier se jettent dans les bras l'un de l'autre.

Le rideau se ferme... peut-être.

Le décor reprend son aspect précédent. Les acteurs changent rapidement de costume.

PARTIE 3

Scène 1 [Magali, Jacques, Léontine et Oncle Gabriel, off]

Magali et Jacques sont assis aux mêmes places qu'à la fin de la première partie. Jacques continue à lire.

- Jacques: [lisant] "Hélas, Dieu ne voulut point de bonheur bâti sur imposture. Au lendemain de ce jour, la Veuve noire s'abattit sur le lieu. Peste, puisqu'il faut dire son nom honni, tua femmes et hommes sans distinction de rang."
- Magali : Qu'est-ce qu'elle finit mal ton histoire !
- Jacques: Ils n'ont pas pu se marier et le champ du Saule est resté propriété du voisin.
- Magali : Tu crois que ces gens sont nos ancêtres ?
- Jacques: C'est bien possible. Mais pas en droite ligne... forcément.

Cri depuis la cuisine : "Salopard !"

- Magali : Tiens ! Ton oncle se réveille.
- Léontine : [off] Louis XIV ! Cesse de mettre ton groin dans mon assiette !
- Jacques: Léontine aussi.
- Magali : La découverte et la lecture que tu as faites de ce texte sont une sacrée aubaine pour nous.
- Jacques: Et pourquoi ?
- Magali : [joyeusement] Mon Jacques, réfléchis ! La situation est la même, à peu de choses près. Si nous nous marions, toutes les difficultés s'aplanissent.
- Jacques: Peut-être bien, mais celle-ci n'est pas des moindres.
- Magali : Ce que nos ancêtres ont réussi, ou presque, nous le pouvons aussi.
- Jacques: Je sens que ma petite Magali a une idée derrière la tête.
- Magali : Tu vois juste. Va chercher mon père et ramène-le ici. Je m'occupe du reste.

Jacques embrasse Magali sur le front et sort en courant côté jardin. Magali reste un instant pensive et sort par le même endroit.

Scène 2 [Madame le Maire, le Curé, Léontine off]

Madame le Maire entre côté jardin, suivie du curé. Ils regardent en arrière

- Mme le Maire : Vous avez vu : Jacques qui court du côté de chez Antoine et Magali, toute songeuse, appuyée à un arbre.
- Le Curé : Je me demande ce qui se passe encore.
- Mme le Maire : Enfin, Monsieur le Curé, nous voici à nouveau là.
- Le Curé : Madame le Maire, voilà une parole pleine de bon sens : "Nous voici à nouveau là !" C'est un heureux résumé de la destinée humaine.

Mme le Maire : Il nous faut absolument résoudre cette affaire avant le drame qui s'annonce.
Léontine : [off] Louis XIV, approche ton beau museau que je te brosse les dents.
Mme le Maire : [Fort] Il y a quelqu'un ?

Depuis la cuisine : " Salopard ! "

Le Curé : En effet, il y a quelqu'un.

Scène 3 [Mme le Maire, le Curé, Magali]

Magali entre côté jardin.

Magali : Madame le Maire, Monsieur le Curé !
Mme le Maire : Bonjour, Magali. Quelle mine sérieuse vous avez !
Magali : C'est que Jacques et moi avons un gros problème.
Le Curé : Et lequel ?
Mme le Maire : Monsieur le Curé... vous ne devinez pas ?
Le Curé : Madame le Maire, la confession, c'est mon rayon. Vous devriez le savoir.
[À Magali] Alors, ce problème ?
Magali : Jacques et moi, nous nous aimons, mais sérieusement, ce n'est pas une passade. Ho ! Je sais, vous allez dire qu'il est plus âgé que moi.
Le Curé : [amusé et paternel] Je n'ai rien dit.
Magali : Mais, le cœur ne s'attache pas à ces choses-là. Quand je l'ai revu pour la première fois, je me suis sentie toute chaude. [Montrant son cœur] Ici, ça battait plus fort. [Montrant sa tête] Là, ça chavirait de gauche et de droite.
Mme le Maire : C'était la grippe.
Le Curé : Madame le Maire, ne l'interrompez pas !
Magali : Et lui, j'ai bien vu qu'il ressentait aussi quelque chose. Nous voulons nous marier, mais avec le père et l'oncle que nous avons, autant demander la lune.
Le Curé : La voilà la solution ! Si les enfants se marient, le champ litigieux reviendra au petit qu'ils auront.
Magali : [coquine et ironique] Monsieur le Curé, comme vous êtes subtil, je n'y avais pas pensé.
Le Curé : En es-tu bien sûre ?
Mme le Maire : Cette petite vous roule dans la farine.
Le Curé : Peu importe ! Ce qui compte, c'est de lui faire du bien.
Magali : Pourvu que ces deux phénomènes l'admettent !.

Scène 4 [Mme le Maire, le Curé, Magali, Oncle Gabriel et tous successivement]

L'oncle Gabriel sort de la cuisine avec sa pétoire.

Oncle Gabriel : [À Mme le Maire et au curé] Qu'est-ce que vous fichez là ? [À Magali] Et toi, mauvaise graine, ta place n'est pas ici.
Le Curé : Mon fils...

Oncle Gabriel : Ha, vous, ne recommencez pas avec ça ! J'ai du respect pour l'homme, j'ignore le reste.

Le Curé : Comme vous voudrez, Monsieur Gabriel. Mais comment pouvez-vous traiter cette charmante jeune fille avec tant de dureté ?

Oncle Gabriel : De la mauvaise graine, puisque c'est la fille de l'autre.

Le Curé : L'autre, comme vous dites, il a un nom ?

Oncle Gabriel : Ça oui : salopard !

Mme le Maire : Nous n'en sortirons jamais.

Oncle Gabriel : Vous, la mairesse, ne vous en mêlez pas ou je m'économise.

Magali : Monsieur Gabriel...

Oncle Gabriel : *[très grandiloquent]* Je ne parle pas à une mauvaise graine.

Magali : Monsieur Gabriel, taisez-vous si vous voulez, mais laissez-moi vous dire quelque chose.

L'oncle croise haut les bras, lève le menton et se mure dans le silence.

Magali : Vous n'aimez pas mon père, c'est un fait, mais je n'y peux rien. S'il vous a fait quelque chose, je le regrette bien. Les enfants ne sont pas responsables des actes de leurs parents.

Le Curé : Cette petite parle bien.

Magali : Et puis, quand quelque chose ne va pas, on peut essayer de s'arranger, plutôt que de se faire la guerre tout le temps. Moi, Monsieur Gabriel, je n'ai rien contre vous. Vous êtes un peu bougon,...

Mme le Maire : C'est le moins qu'on puisse dire.

Magali : ... mais je vous connais depuis toujours.

Lentement la raideur de l'oncle se fissure. On sent qu'il tombe petit à petit sous le charme.

Magali : Je suis sûre que vous ne me détestez pas, allez ! Vous ne m'avez jamais regardée en face, parce que je suis la fille de mon père. Maintenant, faites-le.

L'oncle Gabriel se tourne lentement et regarde Magali.

Magali : Je n'ai pas de cornes sur la tête. Ma langue n'est pas fourchue comme celle d'une vipère. Personne ne m'a jamais dit que j'étais laide comme une sorcière. Je n'ai pas les traits tordus, ni les membres difformes.

Un sourire s'ébauche sur les lèvres de l'oncle.

Le Curé : En bref, cette petite est bien mignonne et elle est amoureuse de Jacques.

Oncle Gabriel : *[furieux]* De mon neveu ?

Mme le Maire : Ça y est ! Il recommence !

Oncle Gabriel : *[d'une voix très forte]* Une chose est sûre : jamais, moi vivant, un membre de notre famille ne s'alliera avec celle du... du... de l'autre.

Léontine sort de l'appentis.

Léontine : Qu'est-ce qu'il a à hurler encore. Louis XIV est tout tremblant.

Le Curé : Il ne veut pas que Jacques épouse Magali.

Léontine : C'est que Monsieur Gabriel est un peu têtue. Si ça ne dépendait que du cochon !

Le Curé : Ma bonne Léontine, vous n'allez pas comparer un homme et un cochon ?
Léontine : Non ! Vous avez raison, Monsieur le Curé, ce serait faire trop d'honneur à l'homme. Si vous voulez du bon sens, demandez aux femmes.
Mme le Maire : Bien dit !
Le Curé : Appelons donc Madame Amandine. [Appelant] Madame Amandine !

L'oncle Gabriel hausse les épaules. Amandine apparaît à la fenêtre de la cuisine.

Amandine : Qu'y a-t-il ?
Le Curé : Venez donc, ma bonne Amandine, nous avons besoin de vous.
Oncle Gabriel : Amandine dira comme moi !

Amandine sort de la maison en courant et en défaisant son tablier.

Amandine : Me voilà , me voilà !
Le Curé : La petite Magali veut épouser votre Jacques. Monsieur Gabriel s'y oppose.
Amandine : [toute émue] Oh ! Ma petite Magali !
Oncle Gabriel : [goguenard] Oh ! Ma petite Magali !
Amandine : [à Magali] Comme je suis heureuse !
Oncle Gabriel : [furieux] Quoi ? Tu es folle !
Amandine : [à l'oncle] Qu'est-ce que tu as dit ?
Oncle Gabriel : Que tu es folle ! Jamais...
Amandine : [se forçant difficilement à être calme] Gabriel, tu es mon mari, je t'aime bien depuis que je t'ai vu pour la première fois et malgré tous tes défauts. Je t'ai toujours écouté en silence, je ne t'ai jamais contrarié.
Oncle Gabriel : C'est le rôle des femmes.
Amandine : [crescendo] Gabriel, je te le dis gentiment, tu commences à me pomper l'air.
Oncle Gabriel : Mais...
Amandine : Gabriel, couché !

L'oncle tombe assis sur le banc.

Amandine : Cette fois, tu dépasses les bornes et je ne vais pas te laisser faire le malheur de ces deux-là. Notre différence d'âge fait que Magali est comme une petite sœur pour moi. J'adore notre Jacques. Ils s'aiment et c'est un grand bonheur qui nous arrive.

L'oncle Gabriel fait mine de dire quelque chose.

Amandine : Tais-toi, tu m'énerves !

Victorine entre côté jardin.

Victorine : J'ai entendu du bruit...
Amandine : Grand bien vous fasse. Vous aussi, taisez-vous et si votre curiosité malade vous titille trop, vous pouvez rester ici. [À la cantonade] Où est l'Antoine ?

Jacques entre côté jardin, poussant Antoine.

Jacques: Ici ! Je suis allé le chercher, il n'osait pas entrer.

L'oncle Gabriel rugit et veut se jeter sur Antoine.

Antoine : Au secours ! Il veut me zigouiller ¹⁹ !

Jacques s'interpose. Amandine se rue sur Gabriel, le roue de coups pour le calmer et le ramener au centre.

Amandine : Gabriel ne zigouillera personne.

Oncle Gabriel : Puisque c'est comme ça, je m'économise.

Amandine : Rien du tout ! Tu nous embêtes avec ton économie. Tu vas leur donner ton accord.

Oncle Gabriel : Jamais !

Amandine : Si tu refuses, c'est moi qui vais m'économiser. Tu pourras faire le ménage, la cuisine, la vaisselle et tout le reste.

Oncle Gabriel : [*très grandiloquent*] Je cède à la force et au chantage, mais j'exige que l'autre me fasse des excuses et qu'il me donne le champ du Saule.

Antoine : [*très vite*] Je présente toutes mes excuses à Gabriel et je donne le champ du Saule à... à Jacques.

Oncle Gabriel : [*même jeu*] Comment ça, à Jacques ?

Antoine : Ça fera la dot de Magali.

Oncle Gabriel : [*même jeu*] Ce champ est à moi, pas à Jacques.

Amandine : C'est la même chose, grand imbécile !

Victorine conduit Jacques vers l'oncle Gabriel, Amandine fait de même avec Magali. Elles présentent les mains des deux amoureux à l'oncle pour qu'il les joigne. Il hésite, puis se décide enfin. On entend un couinement puissant.

Léontine : Le cochon a dit oui !

RIDEAU

¹⁹ Ce mot est d'origine poitevine.

Table des matières

PARTIE 1.....	5
SCENE 1 [JACQUES, TANTE AMANDINE, ONCLE GABRIEL].....	5
SCENE 2 [TANTE AMANDINE, VICTORINE, ONCLE GABRIEL OFF].....	7
SCENE 3 [LE CURE, MADAME LE MAIRE, ANTOINE, LEONTINE, ONCLE GABRIEL OFF].....	9
SCENE 4 [LE CURE, MADAME LE MAIRE, ONCLE GABRIEL].....	11
SCENE 5 [MAGALI, JACQUES].....	12
SCENE 6 [JACQUES, TANTE AMANDINE].....	13
SCENE 7 [JACQUES, ONCLE GABRIEL, LEONTINE].....	14
SCENE 8 [MAGALI, JACQUES, TANTE AMANDINE].....	16
SCENE 9 [ANTOINE, LEONTINE, MAGALI].....	18
SCENE 10 [ANTOINE, ONCLE GABRIEL].....	19
SCENE 11 [VICTORINE, ONCLE GABRIEL, ANTOINE].....	20
SCENE 12 [ANTOINE, VICTORINE, MME LE MAIRE, LE CURE, LEONTINE ET ONCLE GABRIEL OFF].....	21
SCENE 13 [JACQUES, MAGALI].....	25
PARTIE 2.....	27
SCENE 1 [FELICITE, JAQUINOT, BARBE].....	27
SCENE 2 [LE CHAPELAIN, DAME ISABEAU, ARNAUD, BARBE].....	29
SCENE 3 [BARBE, JAQUINOT, FELICITE, LE CHAPELAIN].....	31
SCENE 4 [LE CHAPELAIN, GAUTIER, FELICITE, JAQUINOT OFF].....	34
SCENE 5 [LE CHAPELAIN, JAQUINOT, ARNAUD].....	38
SCÈNE 6 [HENRIETTE, SUZANNE].....	40
SCENE 7 [TOUS SUCCESSIVEMENT].....	41
PARTIE 3.....	48
SCENE 1 [MAGALI, JACQUES, LEONTINE ET ONCLE GABRIEL, OFF].....	48
SCENE 2 [MADAME LE MAIRE, LE CURE, LEONTINE OFF].....	48
SCENE 3 [MME LE MAIRE, LE CURE, MAGALI].....	49
SCENE 4 [MME LE MAIRE, LE CURE, MAGALI, ONCLE GABRIEL ET TOUS SUCCESSIVEMENT].....	49